



# La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

T R I M E S T R I E L

AUTOMNE 2020

Une solidarité  
profonde  
Emmanuel Katongole

La solidarité  
du deuil  
Emma Meier

Actes 2 en Bolivie  
Braulio Condori

# SOLIDARITÉ



Fritz Eichenberg, *Le Christ de la soupe populaire*, gravure sur bois, 1953

**Fritz Eichenberg** (1901–1990) est né dans une famille juive à Cologne, en Allemagne, où les destructions de la Première Guerre mondiale ont contribué à façonner ses convictions anti-guerre. Après l'accession d'Hitler au pouvoir, il émigra avec sa famille aux États-Unis. Dans ses journaux et ses magazines, Eichenberg s'exprimait ouvertement sur le plan politique et, parfois, il écrivait ses propres reportages et les illustrait lui-même. Ses gravures sur bois les plus connues illustraient des thèmes

comme foi, justice et non-violence. Ami de Dorothy Day, il contribuait régulièrement à son journal *The Catholic Worker*. Sa gravure « *Christ of the Breadlines* » (Le Christ des soupes populaires) dépeint Jésus non pas en position de pouvoir ou d'autorité, mais semblable aux plus petits d'entre nous, faisant silencieusement la queue – peut-être sans même être reconnu : un pauvre parmi les pauvres. ➤



LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

Automne 2020, numéro 6

Lettre de l'éditeur	Peter Mommsen	3
Famille et amis		6
<b>Dossier : Solidarité</b>		
Pas question de rester les bras croisés	Jonathan Sacks	8
L'Église, c'est les autres	Noah Van Niel	25
La solidarité du deuil	Emma Meier	29
<b>Entretiens</b>		
BlackLivesMatter et l'Église	Jacqueline C. Rivers et Eugene F. Rivers III	10
Une solidarité profonde	Emmanuel Katongole avec Jake Meador	16
Actes 2 en Bolivie	Braulio Condori avec Fida Meier	35
<b>Profil</b>		
Une Maison d'édition communautaire	Antje Vollmer	39
Les cent ans de Plough	Eberhard Arnold	43
<b>Méditation</b>		
Rien n'est solitaire	Victor Hugo	54
<b>Portraits</b>		
Regina Rosenberg	Timothy Keiderling	49
Sainte Macrine	Susannah Black et Jason Landsel	56

WWW.EDITIONSCHARRUE.COM

## Connaître la communauté qui édite *La Charrue*



Le trimestriel *La Charrue* est publié par le Bruderhof, une communauté internationale composée de familles et de célibataires qui cherchent à suivre ensemble Jésus. Les membres du Bruderhof s'engagent radicalement à devenir disciples de Jésus dans l'esprit du Sermon sur la Montagne. Inspirés par l'exemple de l'Église primitive de Jérusalem (Actes 2 et 4), ils renoncent à la propriété privée et mettent tout en commun pour vivre dans le refus de la violence, la justice et le service du prochain, de près ou de loin. La communauté regroupe des personnes issues d'origines diverses. Le Bruderhof comprend vingt-trois implantations, rurales ou urbaines, aux États-

Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Australie, en Corée du Sud et au Paraguay, pour un total d'environ 2 900 personnes.

Pour en savoir plus ou pour organiser une visite, veuillez consulter le site des communautés du Bruderhof : [www.bruderhof.com/fr](http://www.bruderhof.com/fr) ➔

*La Charrue* présente des histoires, des idées et une culture de manière originale pour inspirer la foi et les actions quotidiennes. Nous partons de la conviction que les enseignements et l'exemple de Jésus peuvent transformer et renouveler notre monde, et cherchons à les appliquer à tous les aspects de la vie, essayant de trouver un terrain d'entente avec tous les hommes de bonne volonté, indépendamment de leurs croyances. Le but de *La Charrue* est de construire un réseau vivant de lecteurs, de collaborateurs et de pratiquants afin que, pour reprendre Hébreux, nous puissions « nous encourager les uns les autres vers l'amour et les bonnes actions ». *La Charrue* inclut des contributions que nous croyons dignes d'intérêt pour nos lecteurs, que nous soyons ou non entièrement d'accord avec eux. Les opinions exprimées par les contributeurs leur appartiennent et ne reflètent pas nécessairement la position éditoriale de *Plough* ou des communautés du Bruderhof.

Éditeur : Peter Mommsen. Éditeurs principaux : Maureen Swinger, Sam Hine. Rédacteur en chef : Caitrin Keiper. Directeur de la rédaction : Shana Goodwin. Rédacteurs en chef adjoints : Susannah Black, Ian Barth. Concepteurs : Rosalind Stevenson, Miriam Bursleson. Directeur de création : Clare Stober. Réviseurs de copie : Wilma Mommsen, Priscilla Jensen. Contrôle des faits : Emmy Barth Maendel. Directeur Marketing : Trevor Wisner. Éditions internationales : Kim Comer (allemand), Chungyon Won (coréen), Allen Page (français). Traductions française (sauf indication contraire) : Dominique Macabie. Relecteur de la version française : Samuel Clarisse.

Éditeur fondateur : Eberhard Arnold (1883-1935).

*La Charrue*, N° 6 : *Solidarité*, extrait traduit de la publication *Plough Quarterly* No. 25 : *Solidarity*, © 2020 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Publié par *Plough Publishing House*, ISBN : 978-1-63608-010-9  
Copyright © 2020 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Couverture : Illustration de Rosalind Stevenson ; image utilisée avec autorisation. Intérieur de la couverture : Fritz Eichenberg, *Christ of the Breadlines*, gravure sur bois, 1953 ; image © Fritz Eichenberg Trust. Couverture arrière : John August Swanson, *Festival of Lights*, sérigraphie, 1991 ; image tirée de Wikimedia (domaine public). Texte de la couverture arrière : Eberhard Arnold, discours du 2 juin 1935 (Archives historiques Bruderhof, EA 35/59), trad. Hugo Brinkmann.

**Siège principal**  
PO Box 398  
Walden, NY 12586 USA  
+1 845 572 3455  
[info@plough.com](mailto:info@plough.com)

**Royaume-Uni**  
Brightling Road  
Robertsbridge TN32 5DR  
+44 (0)1580 883 344  
[charrue@ccimail.co.uk](mailto:charrue@ccimail.co.uk)

**Allemagne**  
Talweg 18 / Grafe Haus  
07639 Bad Klosterlausnitz  
+49 (0)3 6601 922 5431  
[holzland@bruderhof.com](mailto:holzland@bruderhof.com)

**Australie**  
4188 Gwydir Highway  
Elsmore NSW 2360  
+61 (0)2 6723 2213  
[info.aus@plough.com](mailto:info.aus@plough.com)

# Solidarité dans le pardon

PETER MOMMSEN

Chère lectrice, cher lecteur,

**L**ES PANDÉMIES, AU-DELÀ DE TOUTES leurs autres conséquences, nous montrent que nous ne sommes pas seuls. « No man is an island » (aucun homme n'est une île), comme le dit si bien la célèbre phrase de John Donne. Ça ne paraît jamais plus vrai que lorsqu'on essaie de se transformer en île et qu'on n'y parvient pas : ne pas pouvoir se tenir à un mètre de distance quand on rencontre un ami, se battre pour que les enfants gardent leurs masques, en frémissant de frustration parce qu'on n'a pas pu assister à un match des Mets.

La Covid-19 est la preuve que, oui, la société *existe* ; la maladie s'est répandue précisément parce que nous ne sommes pas des individus autonomes déconnectés les uns des autres : nous appartenons tous à un grand corps : l'humanité. La violence infligée par la pandémie est loin d'être équitablement répartie. Pourtant, elle révèle toujours plus clairement combien nous sommes mutuellement dépendants et combien il est urgent de porter les fardeaux les uns des autres. Face à ce dilemme – comment reprendre nos interactions sociales en toute sécurité – nous avons appris à quel point nous nous manquons les uns les autres. D'une manière inimaginable il y a à peine un an, les joies et les larmes de sept milliards de personnes – du moins quant à la propagation du virus dans l'attente d'un vaccin – sont aussi les nôtres. C'est donc le bon moment pour parler de solidarité. D'autant plus qu'il s'agit d'un thème également soulevé par l'autre grand événement de cette année : suite à la mort de George Floyd, les manifestations internationales en faveur de la justice raciale. Il était étonnant de voir

des foules scander « Black Lives Matter » dans des villes aussi éloignées des services de police des États-Unis : entre autres Stockholm, Séville et Sydney. C'était de la solidarité, ou du moins l'envie de quelque chose qui lui ressemble.

« **Tout le monde est effectivement responsable de tout, de tous et devant tous.** »

Fyodor Dostoïevski

Les protestations ont également soulevé la question de la solidarité dans la culpabilité, même héritée depuis des générations. De nombreux manifestants ont exigé des réparations : les descendants des auteurs et des bénéficiaires de l'esclavage doivent rembourser une dette aux descendants des esclaves. Comment y parvenir en pratique ? C'est loin d'être clair, mais même les critiques de cette idée conviendront qu'en principe, les réparations peuvent être une réponse légitime à des torts historiques. Des millions d'Allemands nés après 1945

continuent de verser des réparations aux descendants de ceux que leurs arrière-grands-parents ont tués, sur l'argent de leurs impôts. Les initiatives de vérité et de réconciliation en Afrique du Sud et ailleurs cherchent à instaurer une sorte de justice intergénérationnelle. Aux États-Unis d'ailleurs, cette année, la Cour suprême est revenue sur un traité de 1833 et a reconnu que la moitié de l'Oklahoma est une terre tribale autochtone. Cet arrêt fait référence aux atrocités effroyables commises par le pays contre les Amérindiens. De diverses manières, chacun de ces exemples implique une revendication mettant en cause une responsabilité héritée – et peut-être une culpabilité héritée.

Ces revendications s'inscrivent dans une logique à laquelle s'oppose avec répugnance l'esprit libéral [au sens moral, pas économique du terme. NdT]. Il est formé pour ne penser qu'en matière de droits et de



responsabilités individuels : Comment donc, à ce compte-là, puis-je être tenu pour responsable de maux sur lesquels je n'ai aucun contrôle ?

De nombreux chrétiens pourraient être enclins à accepter cette objection. Mais la tradition chrétienne répond : pas si vite. En fait, le christianisme prend très au sérieux la solidarité dans la culpabilité, même héritée et depuis des générations. Selon l'apôtre Paul, toute l'humanité a péché et a été condamnée dans le péché de notre ancêtre Adam : « Car, comme en Adam, tous meurent... » (1 Cor. 15). Si l'on parle du « péché originel » d'Augustin, de la « direction fédérale » des réformateurs, ou de l'« Adam total » des penseurs orthodoxes, ce n'est pas un thème que les chrétiens ont le droit de balayer d'un revers de main.

L'exploration la plus vivante de ce type de solidarité est le roman de Fyodor Dostoïevski, *Les frères Karamazov*. Dostoïevski y évoque un adolescent mourant confiant à sa mère : « Chacun de nous a péché contre tous les hommes... Chacun est effectivement responsable envers tous les hommes, pour tous les hommes et pour tout. »

La responsabilité de tous et envers tous : à première vue, cela semble absurde. Sa logique nous entache tous de la culpabilité non seulement de ceux que nous connaissons et que nous pourrions théoriquement influencer, mais aussi des péchés de personnes que nous ne rencontrerons jamais et d'autres mortes depuis longtemps (un cynique pourrait ajouter que si nous sommes tous responsables de tout, cela revient, dans le monde réel, à dire que personne n'est responsable de quoi que ce soit).

Pourtant, ces paroles de Dostoïevski ne sont pas seulement les ruminations d'un romancier excentrique. Elles sont reprises presque mot pour mot dans l'une des plus grandes déclarations de l'enseignement social chrétien moderne, l'encyclique *Sollicitudo rei socialis* du pape Jean-Paul II (1987). La solidarité, écrit le pape, « n'est pas un vague sentiment de compassion ou de détresse superficielle face aux

malheurs de tant de personnes, proches ou lointaines. Au contraire, c'est une volonté ferme et persévérante de s'engager pour le bien commun, c'est-à-dire pour le bien de tous et de chacun, car nous sommes tous réellement responsables de tous ».

**C'EST LÀ LA SOLIDARITÉ AUTHENTIQUE.**  
C'est le contraire des fausses solidarités de la politique identitaire d'aujourd'hui, tant de droite que de gauche. Qu'elles soient simplement racistes ou prétendument antiracistes, ces fausses solidarités considèrent avant tout les gens comme porteurs d'une ou plusieurs identités de groupe fondées sur la nationalité, la race, la classe ou le sexe – et considèrent ces groupes identitaires comme inévitablement antagonistes, pris avec les autres groupes dans une lutte acharnée pour le pouvoir. Ici, la « justice » ne signifie guère plus qu'un équilibre tendu entre les intérêts des groupes. Par conséquent, ceux qui adhèrent à une telle vision du monde sont susceptibles de recourir à la coercition et même à la violence, comme l'illustrent les épisodes horribles de certaines des manifestations de l'été dernier.

En revanche, le christianisme – avec le judaïsme et d'autres religions – enseigne que les gens sont avant tout porteurs de l'image divine. Chacun de nous partage avec tous les autres le lien fondamental de notre humanité commune. C'est pourquoi l'Évangile condamne totalement l'oppression d'un groupe par un autre, y compris l'ensemble de l'édifice démoniaque de la suprématie blanche (voir page 10). Mais pour la même raison, il refuse de combattre le feu par le feu, en combattant l'intérêt personnel d'un groupe par l'intérêt personnel d'un autre. Elle offre plutôt la voie de la solidarité dans la culpabilité dont parlent Jean-Paul II et Dostoïevski.

Cette voie n'est pas une sinistre invitation à d'interminables séances de lutte pour la négation de soi. En cela, elle ne pourrait pas être plus différente



de l'essentialisme racial de best-sellers tels que *White Fragility* (la fragilité des blancs) de Robin Di Angelo. Rien à voir. C' « est plutôt une porte s'ouvrant sur la redécouverte de la glorieuse vocation que nous partageons avec tous les êtres humains ».

En assumant notre culpabilité commune avec toute l'humanité, nous devenons solidaires de celui qui la porte sur lui et la rachète. « Car comme en Adam tous meurent, poursuit Paul, de même en Christ tous seront rendus à la vie ». Dans le Christ, les péchés sont pardonnés, la culpabilité abolie et une nouvelle façon de vivre ensemble devient possible.

Cette solidarité dans le pardon – la solidarité que le Christ a assumée avec nous – donne naissance à une vie d'amour. C'est la raison pour laquelle un autre personnage des *Frères Karamazov* disait, « Quant à la culpabilité de chacun pour tout et devant tous, outre pour ses propres péchés... quand les gens comprendront cette pensée, le royaume des cieux viendra à eux, non plus en rêve, mais en réalité ».

**L** Y A CENT ANS CETTE ANNÉE, dans une Allemagne brisée par la guerre et la révolution, un groupe de discussion se réunissait chaque jeudi soir dans une maison de ville à Berlin pour imaginer une nouvelle façon de vivre, façonnée par ce type de solidarité. Comme le décrit Antje Vollmer (page 39), les jeunes participants étaient très divers : évangéliques et anarchistes, militaires et pacifistes, artistes et quakers. Dans un pays ruiné par nationalisme, militarisme et exploitation, les paroles de Dostoïevski sur la responsabilité pour tous et envers tous les citoyens ont frappé les esprits avec force. Ils ont notamment lu le Sermon

de Jésus sur la montagne. Ils y ont trouvé un Dieu qui nous invite à un mode de vie pratique et créatif dans lequel notre solidarité dans la culpabilité se transforme en un nouveau type de solidarité tandis que nous travaillons côte à côte pour construire le nouvel ordre social décrit dans les évangiles.

À la fin d'un de leurs rassemblements au printemps 1920, une jeune femme se leva et déclara, « Assez parlé. Il est maintenant temps de passer à l'action ». Eberhard et Emmy Arnold, le couple qui animait ces soirées, ont pris ses paroles à cœur. Il a démissionné de son emploi dans une maison d'édition chrétienne et a vendu sa police d'assurance-vie ; Emmy a installé leurs cinq enfants dans une maison délabrée de Sannerz, village perdu dans l'arrière-pays. Avec la sœur d'Emmy, Else von Hollander, ils fondèrent une communauté de peuplement inspirée par l'exemple des premiers chrétiens et, avec des amis, une nouvelle maison d'édition du nom de *Neuwerk* : nouvelle l'œuvre. Au cours des décennies suivantes, la maison d'édition prendra le nom anglais de Plough (charrue), et l'établissement communal deviendra le Bruderhof, la communauté qui publie ce magazine (voir page 43).

Dans le même esprit que le groupe de discussion de Berlin il y a un siècle, ce numéro de *La Charrue* cherche à explorer le sens de la solidarité, et ce que signifie la vivre aujourd'hui, que ce soit en Ouganda, en Bolivie ou en Corée du Sud, dans une église urbaine, voire Bruderhof ou un couvent. Nous sommes impatients de savoir ce que vous en pensez.

Chaleureuses salutations,

Peter Mommsen, *Rédacteur en chef* ➔



Les boulangères de la Casa da Videira exhibent leurs marchandises.

### Lettre du Brésil : Le temps de la mutation

*Claudio Oliver, de la communauté de la Casa da Videira à Curitiba, au Brésil, décrit comment ils s'adaptent et établissent des liens avec leurs voisins au cours de la pandémie.*

Le Brésil est confronté à plusieurs défis majeurs simultanément – ce qu'on pourrait appeler une tempête parfaite. Tout d'abord, comme le reste du monde, il est aux prises avec la Covid-19. Je n'appelle pas ça une crise parce qu'une crise survient tout à coup, et une fois qu'elle est passée, on retrouve une vie normale. Or ici on a bien plus affaire à une période de mutation – la société est en train de muter. Aucun retour en arrière n'est possible.

En même temps, dans notre région, nous connaissons la pire sécheresse jamais enregistrée dans notre pays – pas une goutte de pluie au cours des six derniers mois, littéralement. Les plus grands fleuves de notre région sont en train de s'assécher – on peut même marcher dans le lit des rivières. C'est une conséquence directe des incendies de la forêt amazonienne. Avec le changement climatique, ces problèmes ne feront que croître et s'accroître.

Et pour gérer ces situations d'urgence, nous avons un gouvernement tyrannique et incompétent, largement reconnu par les médias internationaux comme l'un des pires au monde.

Néanmoins, au sein de notre communauté, nous sommes heureux, car nous avons le temps de partager notre quotidien avec nos frères et sœurs.

Avec moins d'interactions sociales, nos relations deviennent plus essentielles pour chacun.

Nous faisons du jardinage urbain, nous préparons des pâtes et nous nous rapprochons de nos voisins grâce à notre activité – offrir des denrées alimentaires produites localement. Nous trouvons de nouvelles façons de servir les gens avec ce que nous savons faire, comme cuire du pain. Grâce à notre pain, nous sommes en contact avec de plus en plus de personnes chaque semaine.

Nous devons être conscients que nous assistons à la fin du monde tel que nous le connaissons. Par ailleurs, nous devons nous retenir d'aspérer à un monde qui n'existe plus. La femme de Lot en donne une bonne illustration.

Nous n'avons pas peur de ce qui nous attend ; en fait, nous nous y préparons depuis des années. L'année dernière, par exemple, nous avons commencé à nous voir comme un laboratoire ou un atelier de propositions pour l'après fin du monde. C'est le nom de notre nouveau mouvement : Atelier de Propositions pour l'Après Fin du Monde. Nous voulons un avenir qui remette en question ce que le monde trouve « normal », en termes d'économie, de politique, de familles, etc. Nous expérimentons en prévision de cet avenir à partir de ce que nous savons faire *aujourd'hui*. L'avenir se construit dès *aujourd'hui*.

### Nouvelle communauté en Corée du Sud

*Helen Huleatt*

Il y a deux ans, plusieurs membres de Bruderhof se sont rendus en Corée du Sud pour former une nouvelle communauté. En quelques mois, d'autres familles se sont jointes à eux, et nous sommes maintenant environ vingt-cinq.

Communauté physique et travail en commun sont des rêves d'avenir. Pendant ce temps, avec d'autres résidents, nous vivons dans des immeubles d'appartements situés en face de l'une des dernières mines de charbon en activité en Corée du Sud, près de la ville de Taebaek, non loin de nos amis de l'Abbaye de Jésus, fondée par Archer et Jane Torrey. Plusieurs membres ont un emploi sur place, d'autres

s'occupent des enfants et des tâches ménagères. Nous nous rencontrons aussi souvent que possible.

Notre communauté se sent jeune et fragile. Mais comme le riz qui pousse dans les vallées voisines, elle gagne en puissance d'en haut, et nous prions pour qu'elle porte une récolte nourrissant le royaume de Dieu. Nous espérons que nos efforts joyeux pour prendre soin les uns des autres et pour bâtir l'unité serviront nos voisins, le pays tout entier (y compris la Corée du Nord), voire le monde entier.

### Francis Schaeffer et L'Abri

*Jake Meador*

Lorsque j'ai rencontré Dean, ce journaliste à la retraite de 85 ans, veuf, voûté, et fumeur de pipe, habitait un camping-car. Nous avons entamé une conversation – après tout, j'étais aspirant journaliste, fasciné par ses histoires. Comme celle où il raconte sa rencontre avec Jim Morrison avant le concert des Doors au milieu des années 60 – « Un jeune homme très poli, enfin, quand il était sobre », se rappelle Dean.

Vers la fin des sombres années 60, l'avenir de Dean était tout aussi sombre. Il avait quitté la Californie pour un emploi dans un journal à St. Louis. En arrivant en ville, il a entendu à la radio une voix de femme qui lisait les informations. Il a décidé qu'il voulait la rencontrer. Il l'a fait. Ils sont rapidement tombés amoureux et ont été mariés par le seul ecclésiastique qu'ils connaissaient – leur fournisseur de cannabis, accessoirement pasteur d'une église Unitarienne.

Le couple a vite découvert leur commune aspiration à vivre quelque chose de réel dans le monde, quelque chose qui pourrait leur faire croire à nouveau en un avenir heureux. Ils ont donc voyagé en Europe à la recherche de l'illumination. Sans la trouver.

Lors de leur dernière soirée précédant leur retour en Amérique, ils discutaient de leur décevant périple dans un café de Madrid où ils mangeaient. Un couple voisin les a entendus : « On connaît un endroit en Suisse que vous devriez visiter », ont-ils suggéré. « Ça s'appelle L'Abri ». Dean et sa femme n'avaient que faire d'un autre gourou, mais ils

n'éprouvaient pas d'urgence à rentrer chez eux. Ils sont donc allés voir sur place.

Ils trouvèrent une communauté hippie incapable de leur offrir un lit ; on leur installa donc un matelas à même le sol. Au petit-déjeuner, la femme de Dean lui a demandé ses impressions. « Une communauté de plus, un gourou de plus, rien de bien nouveau », fut la réponse de Dean.

Néanmoins, ils se lancèrent à la rencontre du « gourou », sur un sentier de montagne sinueux ; en chemin, ils rencontrèrent un homme barbu aux cheveux longs, en culottes d'alpinisme, qui se réjouit de les voir. Il était venu à leur rencontre, leur a-t-il annoncé. Il se présenta : Francis Schaeffer.

L'Abri, qui fonctionne toujours dans le monde entier, est le ministère résidentiel que Francis Schaeffer et sa femme Edith ont créé en 1955. L'idée est relativement simple : un groupe de personnes vivent, travaillent, étudient et prient ensemble ; la plupart des résidents sont des hôtes de courte durée aux prises avec des difficultés à long terme. La communauté est ouverte à toute personne désireuse de participer – il n'est pas interdit de douter, de poser des questions, de parler franchement...

Pourtant, le génie de L'Abri réside dans cette conversation à flanc de montagne. En racontant l'histoire, trente-cinq ans plus tard, Dean en est encore tout ému. « Je n'avais jamais été salué de la sorte par personne ». Schaeffer n'avait rien de prétentieux, dit-il, rien de frauduleux.

Il n'y avait là qu'un homme qui trouvait les êtres humains fascinants. Il se souciait d'eux. Il accordait une attention si intense à chaque personne rencontrée que nombreux sont ceux qui évoquent ce même sentiment d'avoir vraiment été pour la première fois vus pour ce qu'ils sont.

Dans l'Abri, on acquiert l'impression de s'être retrouvé ; c'est le genre d'endroit où une personne se sent pleinement vue et inconditionnellement aimée. En d'autres termes, c'est un lieu qui encourage les gens à se voir les uns les autres comme Dieu les voit par le Christ. Pour Dean et sa femme, qui sont devenus chrétiens peu après, cette salutation signifiait qu'ils étaient les bienvenus pour le reste de leur vie. ➤



# Pas question de rester les bras croisés

*devant la persécution des musulmans ouïgours de Chine*

**JONATHAN SACKS**

Des Ouïgours dans un centre de détention du Xinjiang, en Chine.

*Massivement présents dans la région du Xinjiang en Chine, les Ouïgours sont un groupe ethnique distinct de la population majoritaire Han en Chine. Musulmans dans un état athée militant, ils endurent ces dernières années une persécution croissante. Aujourd'hui, sur les quelque 13 millions de Ouïgours, on estime qu'un million sont emprisonnés dans des camps de concentration, où ils sont utilisés comme esclaves, affamés, maltraités et soumis à des séances de « rééducation » : pendant des heures de propagande quotidienne, ces citoyens sont sommés*

*de renoncer à leurs convictions. Voici les crimes pour lesquels on est passible d'être envoyé dans de tels camps : porter un hijab, se laisser pousser une longue barbe, faire partie d'une famille de croyants pratiquants et avoir trop d'enfants.*

*Les lois chinoises interdisant aux femmes d'avoir plus de deux enfants – trois dans les zones rurales – sont appliquées sans pitié à l'encontre des femmes ouïgours, forcées dans de nombreux cas à subir avortements et stérilisations. En conséquence, selon l'Associated Press, les taux de natalité dans les régions de Hotan et Kashgar, majoritairement*



*Le rabbin Lord Jonathan Sacks est un leader religieux de renommée internationale, philosophe, théologien et auteur. Il a reçu le prix Templeton en 2016 et a été le grand rabbin des Congrégations hébraïques unies du Commonwealth de 1991 à 2013.*

*RabbiSacks.org @RabbiSacks*

*ouïgours, ont chuté de plus de 60 % entre 2016 et 2018. De plus, une vidéo de drone a récemment fait surface, montrant des Ouïgours, attachés et lourdement gardés. Ils sont manifestement entassés dans des trains à destination de ces camps de concentration. Confronté le 19 juillet à la vidéo réalisée par le journaliste de la BBC Andrew Marr, l'ambassadeur de Chine au Royaume-Uni Liu Xiaoming n'a pas été capable de justifier ce qu'il voyait. —Les rédacteurs en chef*



**J**E CROIS FERMEMENT AU CARACTÈRE sacré de la vie humaine, et suis par conséquent profondément troublé par ce qui arrive à la population musulmane ouïgoure en Chine. Je suis juif, je connais notre histoire. La vue de gens rasés, alignés, embarqués dans des trains et envoyés dans des camps de concentration m'est particulièrement pénible. Qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, des gens soient assassinés, terrorisés, persécutés, intimidés et privés de leurs libertés à cause de la façon dont ils adorent Dieu est un scandale moral, politique et une profanation de la foi elle-même.

En 1948, en réponse aux horreurs du régime nazi, les Nations unies naissantes ont proclamé la Déclaration universelle des droits de l'homme. La Chine – la République de Chine, puisque la République populaire (RPC) ne sera pas instaurée avant l'année suivante – en est signataire. En 1971, la RPC a réaffirmé cet engagement en signant la Déclaration. L'article 18 déclare :

Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction seule ou en commun, tant en public qu'en privé, par l'enseignement, les pratiques, le culte et l'accomplissement des rites.

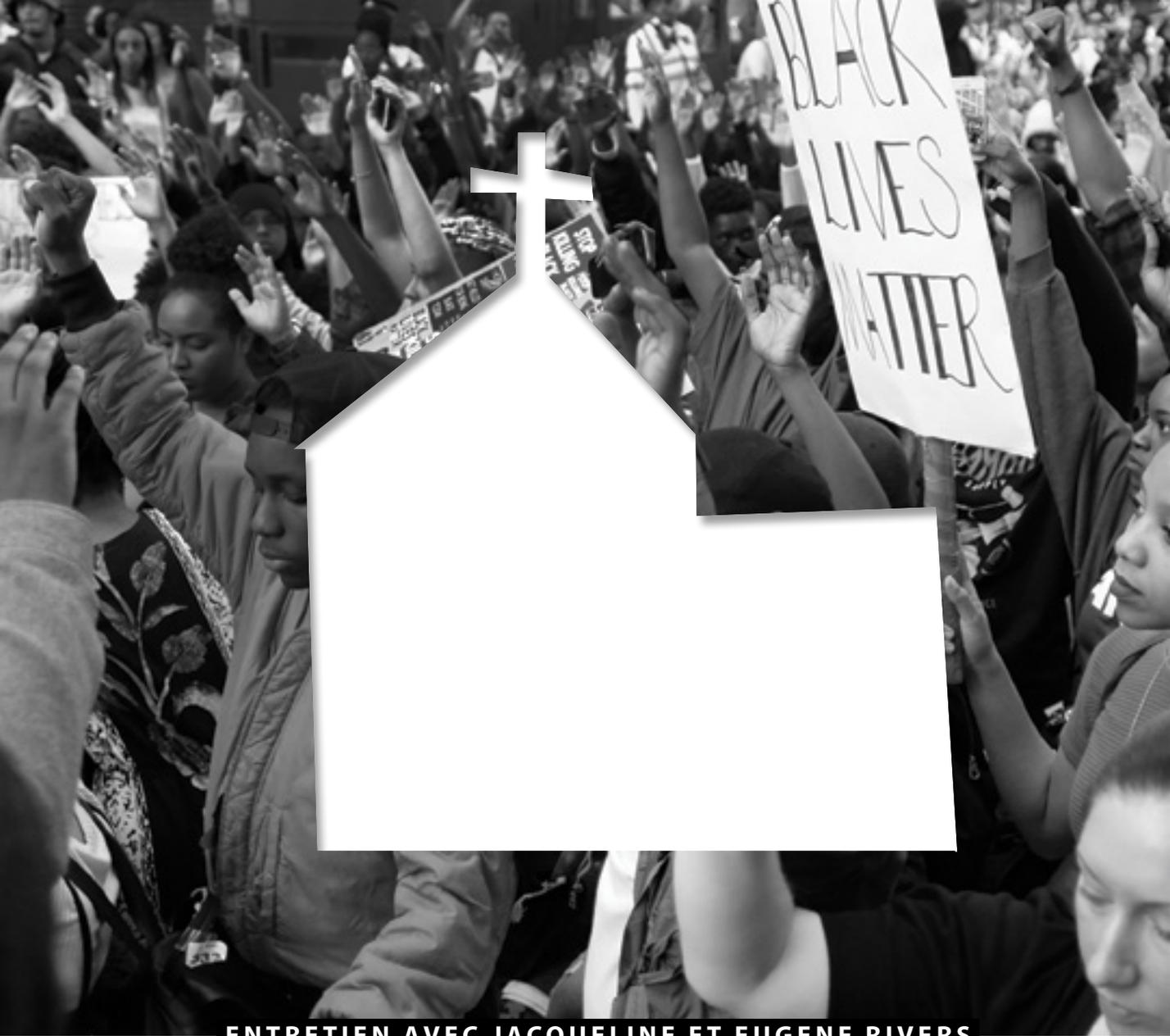
L'application de l'article 18 dans le monde entier reste l'un des grands défis de notre époque. Ce droit

est trop souvent bafoué lorsqu'au sein d'une société une population, généralement le groupe dominant, perçoit un autre groupe comme une menace à sa propre liberté et domination, ou lorsqu'il y a lutte entre volonté de puissance et volonté de vivre. La menace devient un objet de crainte, la peur vire à la haine, et la haine entraîne la déshumanisation. Les nazis traitaient les Juifs de vermine et de poux. Les Hutus du Rwanda ont traité les Tutsis d'*inyenzi* (cafards). Lorsque le monde acquiesce à la déshumanisation de l'Autre, le mal suit, comme la nuit succède au jour.

Dans ces deux cas – pendant les années 1930 et 1990 –, une grande partie du monde est restée passive, paralysée ou indifférente. Pourtant, dans les deux cas, des voix de protestation se sont également élevées, et de nombreux individus mettent leur propre vie en danger pour protéger celle des autres.

Aujourd'hui, cette déshumanisation touche la population ouïgoure en Chine. Elle doit être remise en cause par la communauté mondiale dans les termes les plus fermes possible. À l'instar du courage et des actions des hommes et des femmes qui se sont exprimés dans le passé, nous devons réaffirmer une vérité fondamentale : notre humanité commune transcende nos différences religieuses. Si nous négligeons cette vérité, nous nous égarerons et perdrons notre humanité. Ne permettons pas que cela se produise. Ne restons pas les bras croisés. ➤

Nombreuses sont les familles de détenus à rester sans aucune nouvelle quant au sort de leurs proches.



ENTRETIEN AVEC JACQUELINE ET EUGENE RIVERS

# Black Lives Matter

---

*et l'Église*



Photo d'Alisdare Hickson (domaine public)

**SUITE À L'ASSASSINAT** de George Floyd par la police de Minneapolis et le mouvement international qu'il a suscité, Peter Mommsen de *La Charrue* a parlé au révérend Eugene F. Rivers III et à Jacqueline C. Rivers (PhD) sur la race, la solidarité et la manière dont l'Église devrait réagir.

.....

**La charrue : Vous travaillez tous les deux depuis des décennies à la tête d'églises chrétiennes dans le quartier de Dorchester à Boston. Quelles réflexions vous inspirent les semaines qui ont suivi l'assassinat de George Floyd le 25 mai 2020 ?**

**Jacqueline Rivers :** J'ai surtout réfléchi à ce que devrait être la réponse de l'Église ; cela me tient grandement à cœur parce que le rôle de l'Église est resté ambigu. J'ai l'impression que les jeunes protestataires, dont beaucoup ne sont pas du tout croyants, se comptent par centaines de milliers, parce que nous, l'Église, n'en avons pas fait assez pour promouvoir la justice raciale. Dieu a donc placé cette responsabilité sur les épaules des non-croyants.

**Eugene Rivers :** Il est important que l'Église pense de manière plus créative et prête beaucoup plus attention à l'histoire. Je suis assez âgé pour avoir vu les émeutes de la nuit qui a suivi l'assassinat de Martin Luther King, le 4 avril 1968. La rage de la jeunesse avait déjà pris de l'ampleur, car le théâtre de la lutte se propageait au-delà des états du Sud profond pour atteindre des villes comme Los Angeles, où les premières grandes émeutes éclatèrent. Le mouvement actuel s'est amplifié depuis la mort de Trayvon Martin. Juste avant celui de George Floyd, nous avons eu les décès d'Ahmaud Arbery et de Breonna Taylor.

Et l'Église, qu'elle soit noire ou blanche, n'a pas mesuré toute l'ampleur de la crise. Nous devons nous regarder dans le miroir et nous demander : « Où étions-nous ? Comment tant de non-croyants ont-ils pu faire preuve d'un tel niveau de solidarité entre Noirs et Blancs ? »

---

**Jacqueline C. Rivers** est la directrice exécutive du *Seymour Institute for Black Church and Policy Studies* et chargée de cours à l'université de Harvard. **Eugene F. Rivers III** est le fondateur et le directeur du *Seymour Institute for Black Church and Policy Studies*.

### **Pourquoi le mouvement a-t-il pris une telle ampleur cette fois-ci ?**

**Jacqueline Rivers :** Derek Chauvin a appuyé son genou sur le cou de George Floyd, apparemment pendant huit minutes et quarante-six secondes – un homme est mort à un mètre de son visage. Je pense que cette c'est cette indifférence glaçante qui a alimenté l'indignation.

**Eugene Rivers :** Ce qui n'a pas aidé, c'est la corruption de la conversation nationale sur la race dans les grands médias. Par exemple, le *New York Times* s'est de plus en plus éloigné du reportage classique pour se tourner vers ce journalisme subjectif et autoréférentiel à la 1619, qui n'a plus que faire de complexité ou d'ambiguïté. Cependant, la mort choquante de George Floyd rend cette approche bien dérisoire.

La société se polarise de plus en plus. L'Église doit donc dire, « Réfléchissons, ne nous laissons pas emporter par rhétorique et émotions. Les revendications relatives à la justice sont légitimes. Mais nous devons y répondre avec audace, dans un cadre d'amour *agapè*. »

**Jacqueline Rivers :** Il est crucial que le changement qui naîtra de ce mouvement ne reste pas seulement superficiel et symbolique, mais bien structurel. Bien sûr, nombre des réformes proposées sont manifestement bonnes : changement des stratégies du maintien de l'ordre, suppression des étranglements, démilitarisation des forces de l'ordre. Mais qu'en est-il de points plus fondamentaux comme la modification des pratiques d'embauche dans la police ? Il y a un problème de surpolice : un délit mineur qui passerait inaperçu dans un quartier blanc est, dans un quartier noir, aussitôt vigoureusement réprimé.

**Eugene Rivers :** Les journaux de Boston rapportent que plus de cinq cents policiers de la ville gagnent plus de 200 000 dollars par an, en grande partie à cause d'un système qui permet de gonfler le nombre d'heures supplémentaires. Cela crée une incitation perverse : une arrestation signifie une séance de tribunal, et donc des heures supplémentaires pour témoigner.

**Jacqueline Rivers :** C'est pourquoi, dans certaines villes où existent ces incitations perverses, le slogan « définancement de la police » serait peut-être valable ; réaffectons les dépenses là où elles sont utiles plutôt que nuisibles. En revanche, dans d'autres régions du pays, le problème est inverse. Là-bas, nous devons peut-être payer la police plus généreusement afin d'attirer des agents de meilleure qualité, d'offrir une meilleure formation et de parvenir à une plus grande responsabilisation.

### **Depuis plus de deux décennies, vous participez tous deux à la promotion de la police de proximité. Qu'avez-vous appris ?**

**Jacqueline Rivers :** Depuis 1998, nous travaillons avec des militants de la communauté et les forces de l'ordre, locales et fédérales, qui se réunissent chaque semaine le mercredi matin pour discuter des problématiques du quartier. Mercredi dernier, nous avons eu une conférence téléphonique pour faire le point sur les tensions actuelles, et beaucoup voulaient faire passer ce message : nous avons de bons flics. Dans les quartiers noirs pauvres, les gens réclament une police. Ils reconnaissent que tous les policiers ne sont pas des Derek Chauvin – et que, même si certaines structures de la police doivent être changées, il y a beaucoup de policiers qui œuvrent pour le bien des gens.

### **La réponse n'est donc pas d'abolir la police, comme le réclament certains ?**

**Jacqueline Rivers :** Absolument pas. En fait, une autre réalité existe, dont peu de gens veulent parler. Aussi horribles que soient les actions de Derek Chauvin, le nombre de jeunes hommes noirs qui meurent aux mains de policiers ne représente qu'une infime partie du nombre de ceux qui meurent sous les coups d'autres jeunes hommes noirs. Nous ne sommes pas souvent disposés à aborder cette question ; il est tellement plus difficile d'y répondre ! Je peux dénoncer le flic blanc raciste quand il s'agit de Derek Chauvin. Que faire quand c'est mon fils, ou mon neveu, ou le petit garçon qui a grandi à côté de moi, qui est le meurtrier ?

Il y a un racisme structurel qui sous-tend cela aussi. Désespoir face au chômage, manque d'accès à une éducation de qualité et, pire encore, ségrégation résidentielle. Il est important de savoir si nous pouvons ou non vivre aux côtés des Blancs ? C'est impossible tant que les services urbains, la qualité de l'éducation, etc. sont meilleurs là où vivent les blancs et pires là où vivent les noirs. Cela contribue donc à une sorte de nihilisme. Comment étendre le changement structurel au-delà du maintien de l'ordre et s'attaquer à certains de ces problèmes sous-jacents plus vastes ?

**Vous avez fait remarquer que les chrétiens sont trop souvent restés à la marge du mouvement actuel. À l'avenir, quelles réponses l'Église devrait-elle apporter à ces problèmes ?**

*Jacqueline Rivers* : L'Église peut donner de l'espoir. D'un point de vue purement séculier, il est décourageant de constater qu'en dépit de réalisations concrètes telles que la loi sur les Droits civils et la loi sur le Droit de vote, le mouvement des Droits civils des années 1960 n'a pas effacé la suprématie blanche.

Or, nous sommes une Église et savons donc qu'à long terme, c'est Dieu qui dirige ; il est la source de la justice et de la droiture, et l'Église perdurera. Donc, si nous acceptons notre manteau [nos responsabilités, comme Élisée, NdT], nous pouvons nous atteler au travail à long terme, au-delà de la période où le mouvement d'aujourd'hui s'essouffle. Que ce mouvement dure cinq ans ou dix ans, nous, en tant qu'Église, pouvons être la partie permanente de la solution.

Pour ce faire, l'Église doit vraiment appréhender en profondeur ce qui se passe, étudier les problèmes dans toute leur complexité... Il faut par conséquent persévérer, se documenter et ne pas se contenter de sauter sur la première personne noire venue en disant : « Expliquez-moi tout ça ! ».

Et sortons de notre ségrégation raciale dans l'Église ! Voyons vraiment comment nous pouvons travailler ensemble. Vous savez, Peter, j'aime la question que vous avez posée lors d'une conversation précédente : « Et si les blancs allaient dans les églises noires ? » Je pense qu'on attend de

l'intégration que les Noirs fréquentent les églises blanches. Dans quelle mesure serait-il radical de voir les Blancs aller dans des églises noires – sans y prendre le pouvoir ? Trop souvent, c'est en effet ce qu'on peut redouter.

*Eugene Rivers* : L'Église doit rester fidèle à elle-même.

Les chrétiens doivent être solidaires des manifestants, mais sans compromettre nos croyances fondamentales. À un moment donné, par exemple, je dois affronter l'organisation BlackLives-Matter et son programme antichrétien en matière de sexualité et de genre. Parce qu'avec leur rejet de l'idée même d'identités masculine et féminine ils fomentent en fait une guerre civile dans la communauté noire.

**Comment les chrétiens peuvent-ils être solidaires sans nous aligner sur des orientations avec lesquelles nous ne sommes pas d'accord ?**

*Jacqueline Rivers* : Il est important de déclarer à propos de quoi on est pour – quand je suis allée à la marche de protestation ici à Boston, tout le monde brandissait un panneau. Je pourrais porter une pancarte qui exprime une déclaration chrétienne, un écriteau qui parle du Dieu de justice. Il n'est pas forcément facile de dire clairement ce à quoi on s'oppose dans une telle situation, mais vous pouvez faire une déclaration forte quant à ce qui motive votre action. La marche à laquelle j'ai participé était coparrainée par BlackLivesMatter avec un autre groupe ; et ils ont commencé par ce qui à mes oreilles ressemblait fichtrement à une prière très chrétienne. Tous ceux qui disent « Black Lives Matter » ne soutiennent pas automatiquement les points du manifeste de l'organisation qui sont contraires à notre foi.



Dr. Jacqueline C. Rivers and Rev. Eugene F. Rivers III



.....

Dans la mesure où la culture dominante évolue vers une position antiraciste, il est bien sûr très tentant de suivre le mouvement. Nous devons demander aux jeunes manifestants blancs : « Êtes-vous vraiment prêt à assumer ce qui se passera quand viendra le temps de choisir dans quel quartier vivre, quel type d'école où envoyer vos enfants ? Quelles décisions prendrez-vous alors ? »

Trop souvent, je pense que les décisions reflètent un intérêt personnel ou familial limité, mais ce n'est pas le genre de décisions qui entraînent un changement structurel.

C'est pourquoi je trouve important de commencer ce processus en se documentant et en faisant des recherches approfondies – pour comprendre réellement la nature et l'histoire de la suprématie blanche, apprendre à apprécier la difficulté de résoudre des problèmes structurels tels que la ségrégation résidentielle. C'est seulement ainsi que nous pourrons

commencer à œuvrer en faveur d'un changement à long terme.

**Eugène, vous avez écrit pour *La Charrue* comment les mouvements pour la justice raciale sont affaiblis lorsqu'ils ignorent la nature spirituelle de la lutte. Quel rapport, en l'occurrence ?**

*Eugene Rivers* : Les chrétiens doivent dénoncer les véritables racines de la suprématie blanche. Ce n'est pas seulement l'oppression et l'injustice, c'est le mal à l'état pur. Nos bons chrétiens, remplis de l'esprit, ne sont pas vraiment prêts à comprendre la profondeur du mal ainsi que le sadisme associé à cette colère.

*Jacqueline Rivers* : Il y a des « principautés et des puissances » à l'œuvre dans le racisme blanc, pour reprendre les mots de l'apôtre Paul (Éph. 6:12). Regardez l'inquiétante persistance de la suprématie blanche : elle est passée de l'esclavage à

l'incarcération de masse en passant par Jim Crow. En fait, la faire disparaître me semble dépasser nos capacités humaines – nous devons aborder cette bataille par la prière. Ça, c'est à la portée de l'Église et cela restera impossible pour ces jeunes blancs radicaux. Ils ne comprennent pas la véritable nature du problème. Ils ne reconnaissent pas que la seule réponse durable est de rechercher la puissance de Dieu et de compter sur lui pour intervenir.

Outre la prière, la question de l'unité est également importante. Si nous portons dans nos cœurs les mêmes inclinations racistes héritées de la suprématie blanche, nous ne pouvons pas vraiment être unis dans la puissance de l'Esprit pour y résister. Il est donc important pour nous de travailler en faveur de l'unité entre les églises blanches et noires. Cela signifie que les églises blanches doivent répondre aux questions qui tiennent au cœur des églises noires. « Travaillez-vous sur les questions relatives aux grossesses involontaires des adolescentes ? Réfléchissez-vous à l'éducation publique ? » Mais peut-être en êtes-vous encore réduits à vous battre pour la simple survie de votre église noire dans un quartier en pleine phase d'embourgeoisement.

**Eugene Rivers** : Je pense que l'Église doit se saisir d'une opportunité unique et singulière dans l'histoire. Et Dieu est bon pour nous ; il nous offre ces moments de *kairos* où, si nous nous humilions et prions, il guérira la terre. Il est bien certain qu'Il le fera, mais nous devons être prêts à prier, à chercher le visage de Dieu, à nous humilier.

**Jacqueline Rivers** : Et à nous détourner de nos habitudes malfaisantes. Nous devons affronter l'histoire de l'Église blanche et notre complicité avec la suprématie blanche. Depuis la période de l'esclavage, l'une des composantes de l'Église n'a rien fait pour promouvoir la justice raciale. Parmi les plus puissants partisans de l'esclavage figuraient des membres du clergé blanc qui défendaient cette institution cruelle en s'appuyant sur les Écritures. En fait, les églises baptiste, méthodiste

et presbytérienne se sont toutes retrouvées en situation de schisme parce que les congrégations du Sud étaient si attachées à l'esclavage. Le XXe siècle a connu quelques efforts de réconciliation, mais de nombreuses églises blanches, en particulier dans le Sud, ne se sont pas opposées à l'injustice raciale comme elles auraient dû. Récemment, on a signalé que des chrétiens noirs avaient quitté des églises en raison de leur soutien aux politiques racistes. Nous devons regarder cela en face.

**Eugene Rivers** : Nous devons prier. Nous devons nous repentir. Ensuite, nous devons faire éclater la vérité. Les Églises doivent prendre plus clairement conscience que la prière d'intercession est une ressource politique indispensable à la lutte. Le pasteur Martin Luther King Jr, pendant les périodes les plus intenses des campagnes non violentes de Birmingham et Selma, lorsqu'il était face à une police violente, s'agenouillait et priait pour ses ennemis.

Nous mesurons toutes les répercussions néfastes de la suprématie blanche tant dans les cœurs et les esprits que dans les institutions. Mais, plus important encore, nous savons que Dieu nous a donné le pouvoir de combattre et, en fin de compte, de vaincre toutes les principautés et puissances par l'intermédiaire de son Fils, notre Sauveur.

Cela implique de prier comme les chrétiens du Nouveau Testament, afin que la puissance du Saint-Esprit puisse être déversée comme elle le fut à la Pentecôte. Nous devons discerner les principautés et les puissances contre lesquelles lutter ; nous devons prier contre elles et enseigner à les combattre. C'est là qu'intervient l'audace, n'est-ce pas ? Il faut une audace extraordinaire pour dire : « La suprématie blanche est un esprit démoniaque. Sa source est le mal à l'état pur. Mais l'esprit de Dieu en Jésus-Christ est le plus fort. » ➤

---

*Cet article est une version abrégée d'un entretien avec Peter Mommsen le 19 juin 2020. Lisez l'interview complète sur le site [plough.com/blmchurch](http://plough.com/blmchurch).*



A painting of a boat on a body of water under a dramatic, dark sky. The sky is a mix of dark purple, blue, and green, with visible brushstrokes. The water is a vibrant green and yellow. In the foreground, there are dark, rocky or coral-like structures in shades of red and orange. A small boat is visible in the lower left corner.

Entretien  
avec  
Emmanuel  
Katongole

# Une solidarité profonde

**La pandémie de Covid-19** est un appel à vivre de nouvelles visions de la communauté, déclare Emmanuel Katongole, prêtre catholique ordonné par l'archidiocèse de Kampala, en Ouganda, qui enseigne à l'université de Notre Dame. En juin, Jake Meador pour sa part a parlé de la politique africaine, de la non-violence chrétienne, des institutions défaillantes et de la façon dont l'Église devrait réagir.

**Jake Meador** : Venons-en tout de suite à un sujet que vous avez abordé récemment : pourquoi la violence et la corruption continuent-elles de sévir dans tant de pays d'Afrique. Dans votre ouvrage *The Sacrifice of Africa* (Le sacrifice de l'Afrique), vous affirmez que cela ne tient pas à l'échec de l'État-nation en Afrique, comme beaucoup le supposent, mais plutôt à son succès. Pouvez-vous développer ?

**Emmanuel Katongole** : J'ai écrit ce livre en partie en réaction aux cycles sans fin de pauvreté, violence et corruption dans de nombreuses régions d'Afrique, dont mon propre pays, l'Ouganda. On entend souvent parler de la nature dysfonctionnelle de la politique en Afrique ; il est question de différentes techniques pour aider l'État-nation à devenir plus rationnel, plus transparent, plus efficace.

Or, toutes ces propositions partent du principe « le léopard peut-il changer ses taches ? ». Cela tient à la nature des États-nations africains – souvent marqués par désordre, violence et pauvreté – parce qu'ils en sont encore à un stade précoce de leur histoire. Avec le temps, nous finirons bien, nous dit-on, par évoluer vers un système plus rationalisé, plus bureaucratique, capable de fournir efficacement des services et promouvoir le bien commun. Or, cela

est fallacieux. Pour comprendre pourquoi, faisons un peu d'archéologie, pour ainsi dire : creusons les hypothèses fondamentales qui collent à l'État-nation africain : quand, comment et pourquoi a-t-il vu le jour ? C'est ce que j'essaie de faire dans *Le Sacrifice de l'Afrique*. Cela m'a fait comprendre que l'État-nation africain est une institution héritière du régime colonial. Ce dernier a été mis en place au profit, non pas des peuples colonisés d'Afrique, mais plutôt des puissances coloniales. En conséquence, toute initiative de « développement », quel qu'il soit servait simplement à assurer le strict minimum nécessaire en vue de préserver le système colonial de domination et d'extraction.

À l'Indépendance, lorsque le pouvoir a finalement été arraché du joug des régimes coloniaux, les élites africaines sont devenues les dirigeants de facto. Cependant, les institutions dont elles ont hérité ont continué à fonctionner avec la même logique de domination et d'extraction. Elles ont continué non seulement à dépendre des puissances coloniales au niveau des systèmes de commerce, mais aussi à servir les intérêts de ces élites. C'est ce que j'appelle « le fantôme du roi Léopold ».

Ainsi, lorsque les gens prétendent que « l'Afrique est dysfonctionnelle », je leur réponds que non, ce

Page  
précédente  
Cliff Kibuuka,  
Amarée à Ggaba 3



**Le père Emmanuel Katongole**, docteur es-sciences, est membre du corps professoral de l'Institut Kroc d'études internationales sur la paix, à l'Université de Notre Dame. Il était auparavant le codirecteur fondateur du Centre pour la Réconciliation à la Duke Divinity School. Son dernier livre s'intitule *Born from Lament : On the Theology and Politics of Hope in Africa* (Eerdmans, 2017), et il vient de terminer un autre manuscrit sur les questions d'identité et de violence, intitulé *Who are My People* (Qui sont ceux de mon peuple ?)

**Jake Meador** est le rédacteur en chef du blog *Mere Orthodoxy*.



n'est pas le cas. Étant donné les postulats de base – ceux de l'État-nation – la politique en Afrique fonctionne comme prévu, en fait.

**Meador :** Il a fait ce qu'il était censé faire.

**Katongole :** Exactement. C'est pourquoi il ne s'agit pas seulement de préconiser des mesures pour promouvoir la démocratie ou améliorer le fonctionnement de l'État-nation, mais bien de réinventer la politique d'un nouveau point de vue.

**Meador :** Votre discussion sur le roman *Things Fall Apart* de l'écrivain nigérian Chinua Achebe s'attaque à la nécessité d'imaginer un nouveau récit politique plutôt que faire un appel nostalgique à des réalités du passé. Pouvez-vous en parler ?

**Katongole :** On est tenté de penser : « Ah, si seulement nous pouvions nous réapproprier les traditions précoloniales et construire sur ces fondations ». Pourquoi pas ? Ce pourrait être utile. Mais attention, n'allons pas croire que les traditions précoloniales seraient restées figées et n'attendraient

que d'être récupérées. Même si c'était le cas, je ne suis pas sûr de vouloir récupérer un certain nombre d'aspects de l'histoire et de la société précoloniales africaines.

*Things Fall Apart* est un ouvrage fondamental, qui m'a permis de réfléchir à cette question. Dans le village du personnage principal, Okonkwo, la violence sévissait déjà avant l'arrivée des colons ; beaucoup de gens étaient tués, des femmes maltraitées. Ce n'est pas une société parfaite.

Le livre contient une scène dans laquelle Okonkwo et les chefs traditionnels du village affrontent les colonialistes, et Okonkwo tue l'un des Européens. À mes yeux, cette scène montre deux formes différentes de violence qui sévissent sur le terrain. D'une certaine manière, c'est une illustration de la situation actuelle en Afrique. Certaines formes de brutalités précoloniales se mêlent à de nouvelles formes de violence, donnant naissance à ce que j'appelle une expression unique de la modernité africaine.

Ma préoccupation, c'est comment allons-nous traverser cette période ? Par la simple récupération

Kasambeko Paul,  
*Jour du marché*



Kasambeko  
Paul,  
*Voyage en  
bateau*

ou récréation du passé ? Désolé, ce n'est pas ainsi que l'histoire fonctionne.

Le christianisme, je pense, pourrait fournir un moyen d'aller de l'avant. J'en suis convaincu : évidemment, je suis chrétien ! Mais je suis également engagé dans la non-violence, dans la vision d'une paix véritable au cœur de l'histoire chrétienne. Si nous devons concrétiser cette vision, cela pourrait nous permettre de surmonter la violence perpétrée à l'intersection des formes précoloniales, coloniales et néocoloniales de la violence qui prévaut dans l'Afrique moderne.

## La violence n'est pas inévitable

**Meador :** Vous avez beaucoup réfléchi à la question de la violence. Dans la tradition des Lumières, la théorie politique veut que la violence occupe une place centrale. Max Weber, par exemple, dit que l'État est l'entité investie du monopole de la violence ; Thomas Hobbes parle de la vie prépolitique comme étant fondamentalement marquée par la violence – qui doit donc être domptée par un

État-nation encore plus violent. Entre autres contributions, le christianisme peut nous rappeler que la violence n'est pas l'état naturel, en fait.

**Katongole :** J'ai appris du théologien John Milbank que ce qu'on postule au départ finit par créer la réalité même que l'on a imaginée. C'est là tout l'intérêt de l'imagination politique ; ce n'est pas seulement une sorte de fantôme. Ainsi, l'hypothèse que la violence est l'ordre naturel des choses, que c'est toujours ce qui se passe effectivement, tourne assez vite à la prophétie autoréalisatrice : la violence devient une partie essentielle de l'ordre politique. Et alors, tout ce qu'on peut espérer, c'est seulement la contrôler, jamais la surmonter complètement. Milbank démystifie cette hypothèse selon laquelle la violence serait inévitable. Je trouve son argument percutant.

Mais je trouve Milbank également convaincant quand il invite les chrétiens à redécouvrir le pouvoir de l'histoire chrétienne. Le drame de la théologie moderne, déclare Milbank, c'est sa fausse humilité : « Nous sommes certes chrétiens », avons-nous tendance à dire, « mais nous ne sommes après tout

qu'une religion parmi d'autres. Nous devons donc compter sur la sociologie et les sciences politiques pour nous fournir les « données factuelles » sur lesquelles nous appuyer, pour ensuite y ajouter la vérité spirituelle, en guise de vernis cosmétique ». Milbank dit que c'est faux. Ce que les chrétiens croient sur la société, sur Dieu, sur les êtres humains créés à l'image de Dieu sont des *réalités tangibles*. Quand Jésus parle d'aimer son prochain et nous dit que, si l'on a quelque chose contre son prochain, on doit d'abord aller se réconcilier avec lui avant d'apporter son don à l'autel, c'est de la sociologie de base. Ne nous sous-estimons pas en disant : « Bah ! ce n'est qu'un principe spirituel ». Nous devons redonner à la théologie sa place de reine des sciences, afin que la théologie chrétienne devienne la sociologie.

## Un temps pour la solidarité

**Meador :** En début de semaine, vous m'avez envoyé ces mots du cardinal Turkson : « Nous redécouvrons combien le destin de chacun est lié à celui des autres. Nous redécouvrons la valeur de ce qui compte vraiment et l'inutilité de tant d'autres choses que nous considérons autrefois comme importantes ». Beaucoup de gens en ont pris conscience pendant qu'ils cherchaient à donner un sens à cette Covid-19 ; je sais que vous êtes en Ouganda en ce moment – qu'observez-vous à propos de la pandémie ?

**Katongole :** L'attention accordée ici à la Covid-19 est très impressionnante, tout simplement incroyable ! Tout le monde fait de son mieux pour l'empêcher d'exploser : le pays a été mis en confinement pendant plus de deux mois et tout le monde s'est mobilisé. Or je ne peux pas m'empêcher de penser que si le même leadership et autant d'efforts étaient consacrés aux réalités qui tuent les gens ici au quotidien – paludisme, diarrhée, malnutrition, la pauvreté même – nous serions un pays complètement différent. Pourquoi n'est-ce pas le cas ? D'une certaine manière, c'est parce que des réalités telles que paludisme et malnutrition ont été acceptées comme constitutives de l'Afrique. Et tant que ces fléaux ne

tuent « que », ou principalement, des Africains, elles ne reçoivent jamais l'attention qu'elles méritent. L'une des raisons pour lesquelles la Covid-19 a provoqué une telle réaction c'est qu'elle tue aussi des Européens et des Américains. Alors on s'est dit : « Imaginez donc les conséquences pour les Africains ! Pourquoi attendons-nous le feu vert de l'OMS avant d'agir ? » Cela relève de ce problème d'imagination. On le voit aussi dans notre façon de penser l'économie. On attend que le FMI et la Banque mondiale définissent ce dont l'Afrique a besoin.

À propos d'économie, la Covid-19 a révélé une grande vulnérabilité de l'économie du développement en Afrique. J'ai vu une telle pauvreté pendant ces mois de confinement des zones semi-urbaines et des bidonvilles ! Cependant, une grande partie de la politique et de l'économie africaines est centrée sur la ville. C'est comme si rien d'intéressant ne se passe dans les villages, qui sont pauvres et arriérés ; les gens ne deviennent intéressants que lorsqu'ils se déplacent vers la ville, où se concentre le « développement ». Sur le plan économique, la Covid-19 a révélé que la ville est vraiment très fragile et le village devient alors porteur d'avenir.

Le virus n'a pas encore frappé l'Afrique autant qu'il a touché l'Europe et l'Amérique. Je suis chrétien, théologien, et je propose : « Peut-être le moment est-il venu de rappeler des paroles de la Vierge dans le Magnificat : Dieu abat les puissants. Je pense que cette pandémie a révélé les vulnérabilités de la société occidentale en général et de l'Amérique en particulier. Les systèmes qui nous semblaient si bien fonctionner, que nous trouvions si naturels, comme allant de soi, nous ont fait croire qu'une telle catastrophe ne pourrait jamais se produire que là-bas. La Covid-19 a offert un moment de *kairos*, une occasion unique où Dieu intervient, en lançant une invitation et un défi. L'invitation du moment c'est toujours de faire advenir un nouveau futur.

C'est aussi un avertissement. Les *kairos* sont des moments toujours liés à la prophétie ; le rôle crucial des prophètes est de toujours montrer les signes des temps. Lorsqu'on a le nez dans le guidon, au travail au quotidien, on finit par passer à côté. Les prophètes invitent également la communauté à

se lamenter et à se repentir, car ils ont ensuite une chance de découvrir ceci : l'espoir.

Tant que nous ne sommes pas aspirés par la lamentation, nous ne pouvons pas être aspirés vers l'avenir. J'aime particulièrement Jérémie, qui a recommandé aux dirigeants, prophètes et prêtres de ne pas guérir les blessures du peuple – « mon peuple » – à juste titre. Ils avaient déclaré la « paix, la paix », alors qu'il n'y avait pas de paix. Ils sont passés trop vite à la phase « retour à la normale ». C'est prendre la guérison à la légère.

Pensez aux lamentations de Joël, à la suite de l'invasion des criquets. Prêtres, rois, mères, même les bébés, tout le monde a revêtu un sac. Mais après le deuil, « l'Esprit du Seigneur sera répandu sur tous... les vieillards auront des rêves... les jeunes gens auront des visions » (Joël 2:28). Cela n'arrive que dans un contexte de lamentations. Je pense qu'après la Covid-19, nous avons désespérément besoin de nouvelles visions, de mieux que l'ancien ordre vaguement amélioré. Nous avons besoin de nouvelles visions de la communauté, de la société et, en Amérique, d'un monde post-racial. Cette évolution ne peut apparaître qu'à partir d'une profonde pratique de la lamentation : se tourner vers Dieu, se soucier les uns des autres avec solidarité. Alors, vos jeunes hommes et femmes auront des visions et les vieillards rêveront d'un nouvel avenir.

Nous en avons désespérément besoin. Le vieux monde a fait son temps. Vous ne pouvez pas faire un brin de cosmétique et prétendre que tout ira bien. C'est pourquoi je prends la Covid-19 au sérieux, c'est un moment de *kairos*.

Ici, en Ouganda, le confinement a coïncidé avec une saison des pluies extraordinairement intense : rivières et lacs en crue, maisons et entreprises ravagées... Cela pointe une zone qui a besoin d'une attention urgente – et nous appelle à prendre soin de la création en ces temps exceptionnels. Pourquoi n'avons-nous pas accordé la même attention à la dégradation de l'environnement qu'à la Covid-19 ? Covid-19 et pluies torrentielles sont liées.

En Amérique, le virus coïncide avec tensions raciales et frustrations. Ne les séparez pas trop vite ! Tant la Covid-19 que le racisme nous appellent tous

deux à pratiquer la discipline de la lamentation. Et, si nous nous tournons vers Dieu, il pourrait bien nous révéler de nouvelles visions : un monde où règnent justice et interconnexion, une profonde solidarité, un monde à se partager équitablement. Rien ne se passera tant que nous resterons si pleins de nous-mêmes et si confiants, avec nos fantasmes de peuple invincible, de superpuissance, que nous sommes la crème de la création divine. À ce stade, aucun nouveau rêve ne peut se réaliser. Je pense que c'est là ce que Dieu nous communique en ce moment.

C'est ainsi que convergent tous ces phénomènes. Nous avons besoin de solidarité, et pas seulement de solidarité entre nous, noirs et blancs, riches et pauvres... Nous devons répondre à ce moment de *kairos* pour en faire un moment crucial sur le chemin d'un nouvel avenir et d'une nouvelle société en train de naître. Dieu est toujours au travail pour construire sa nouvelle création. Ce que nous vivons en ce moment en fait partie. C'est un tournant très important. Mais ce genre d'entreprise ne peut se passer des larmes, du sang et des douleurs.

## La vocation de l'Église

**Meador :** Dans *Sacrifice of Africa*, vous affirmez que l'Église a un rôle central à jouer pour préserver de la corruption la communauté politique. Toutefois, les scandales d'abus sexuels dans l'Église catholique romaine et dans les églises protestantes, ainsi que le scandaleux ralliement à Trump des évangéliques américains, ont privé les Églises de leur légitimité sociale. L'Église peut-elle nous rassembler et contribuer à rappeler la vérité ?

**Katongole :** Le défi de l'Afrique relève des institutions ; je me rends compte que c'est également vrai de l'Amérique. Les institutions auxquelles on faisait confiance ont été discréditées quand on en a eu le plus besoin.

L'Église est appelée à être le sel de la terre. Un de mes amis a évoqué cette image : comme il est dans la nature même de la viande de pourrir, la vraie grande question c'est : « Mais où était le sel quand la viande pourrissait ? » Quand on met du

sel dans la viande, il disparaît. Il ne sait pas faire autrement. Il n'attire pas l'attention sur lui-même, on a tendance à ne pas le remarquer. En revanche, la viande est préservée, et sa saveur mise en valeur.

Nos institutions sont à un stade de pourrissement avancé, et ne se soucient que de leur propre conservation. Ce qui ne saurait être la préoccupation de l'Église. Les chrétiens doivent être prêts, dans un sens, à disparaître comme ce sel. Nous devons revenir à l'essentiel, c'est-à-dire au cœur du christianisme : c'est une histoire ; une histoire de relation amoureuse avec le monde ; une histoire de salut ; une histoire fabuleuse.

Trop souvent, on a perdu cette ferveur du premier amour. « Nos cœurs ne brûlaient-ils pas en chemin ? » Nos églises ont besoin de se poser un peu cette question. Mais cela exige simplicité et dépouillement, comme nous l'enseigne le Christ. On peut éprouver une joie primordiale à vivre très simplement.

Le pape François utilise l'image de l'hôpital de campagne. L'Église n'existe pas que pour elle-même. C'est un hôpital de campagne au milieu de la bataille, qui sauve des vies. Dans cette bataille souffrent tant de blessés qu'on ne leur demande pas au préalable : « Êtes-vous gay ? Êtes-vous hétéro ? Êtes-vous noir ? Vous êtes du Nebraska ? Vous venez du Texas ? Êtes-vous originaire d'Ouganda ? » La priorité c'est soigner les blessures, ou transporter les blessés à l'hôpital !

Cependant, nous avons cette manie de vouloir savoir exactement qui fait partie du club, qui n'en est pas et qui ira en enfer. Comment en sommes-nous arrivés là ? Donc, je pense que le véritable défi est de savoir comment revisiter la chrétienté. Le pape François affirme que c'est impossible tant qu'on exclut les pauvres, les faibles, les sans-abri, les plus marginalisés... Grâce aux marges en effet, on



Kasambeko Paul,  
*Croisière en bateau*

évite de penser comme des esclaves majoritaires. Je pense que c'est là que les chrétiens peuvent retrouver un peu de notre âme et devenir la lumière – et le sel – des nations.

**Meador :** Comment d'après vous l'Eucharistie nous aiderait-elle à comprendre le sens de la vie en commun ?

**Katongole :** L'Eucharistie est le fondement de la mémoire chrétienne et elle nous aidera parce que la mémoire fait partie de l'imagination, de l'imagination chrétienne. Dans l'Eucharistie se rejoignent tous les éléments de l'histoire chrétienne. Elle proclame la bonne nouvelle : la nouvelle création est là ! L'Eucharistie nous amène à nous rappeler le passé, ce que Dieu a prévu et ce qu'il continue de faire. Elle nous incite également à nous souvenir de l'avenir. Elle nous rappelle où nous sommes et le sens de l'histoire. Elle nous situe.

Saint Paul le répète sans cesse : « En Christ, Dieu a réconcilié le monde ». C'est par le Christ que cette réconciliation a lieu : l'Eucharistie nous aide à nous souvenir de sa souffrance, de sa mort et de sa résurrection. Nous nous souvenons de l'institution de la dernière Cène, la veille de sa mort : il a pris le pain, il l'a béni, il l'a rompu et l'a distribué ; Il a pris le vin, l'a béni et l'a donné. Et puis ils ont mangé. C'est ce souvenir qui façonne la vie des chrétiens. C'est le fait de prendre, de rendre grâce, de briser, de donner, de



Kasambeko  
Paul,  
*Arbre de vie*

manger, et ensuite d'envoyer : Allez ! Faites cela en mémoire de moi. Allez dans le monde !

C'est à mes yeux la spécificité de l'histoire chrétienne : elle façonne des vies eucharistiques. Nous devons d'abord recevoir, avant même d'essayer d'agir. C'est pourquoi m'énervent tant de discussions sur réconciliation et pardon. Lorsque je parle aux gens du pardon, ils s'intéressent immédiatement à ce qu'ils pourraient faire : « Comment puis-je pardonner ? », demandent-ils. « Quelles sont les étapes ? » J'ai envie de leur dire : « Attendez une minute, l'histoire ne commence pas par là ». Elle commence avec la réconciliation avec Dieu, et avec nous-mêmes, non pas comme producteurs mais comme destinataires de la réconciliation et du pardon de Dieu. Le problème est que bien souvent nous ne pensons jamais qu'il pourrait y avoir quelque chose qui cloche chez nous. Nous pensons que le problème c'est cet autre type. Mais

nous avons nous-mêmes eu besoin de ce pardon, et il nous a été donné, comme un cadeau.

**Meador :** C'est comme Adam dans le jardin, « Cette femme que tu m'as donnée – c'est elle qui a fait le mal ! Pas moi ! Moi, je suis irréprochable ! »

**Katongole :** Exactement. Et la femme de rétorquer : « C'est le serpent ! Ce n'est pas moi ! » Mais dans l'Eucharistie, on reçoit – en cadeau – tout ce dont on a besoin. Plus la peine de prétendre n'avoir besoin de rien, pas plus de ce pardon que cet amour. Nous devrions peut-être faire de plus en plus ceci : présenter des exemples, des histoires de personnes qui vivent ce pardon, et dire que c'est à cela que doit ressembler l'Église. ➤

---

*Cet entretien, réalisé le 11 juin 2020, a été adapté pour plus de clarté et de concision.*



# L'Église, c'est les autres

*Pourquoi nous devons participer  
physiquement à nos réunions*

**NOAH VAN NIEL**

**D**ANS MON BUREAU j'ai sur une étagère une petite réplique de *La cathédrale* d'Auguste Rodin, achetée au musée Rodin de Philadelphie, lorsque j'y habitais il y a bien longtemps. J'ai été séduit par sa beauté si simple : deux mains, suspendues dans le temps, les bouts de leurs doigts se touchant à peine, formant un arc aussi doux que les contreforts d'une cathédrale gothique. À première vue, la statue semble montrer des mains jointes en prière, mais qu'on y regarde de plus près : en fait, ce sont deux mains droites – ce qui se présente au départ comme un moment privé

d'adoration personnelle est en fait le moment d'une rencontre entre deux personnes. La « cathédrale » se loge dans l'espace entre deux personnes sur le point de se tenir la main.

Des amants ? Des étrangers ? On ne sait pas. Tout ce qui est donné à voir, c'est la promesse d'un contact, d'une connexion, d'une communion, figée à quelques millimètres de sa réalisation.

Récemment, j'ai eu beaucoup de temps pour contempler cette statue. Elle est placée juste au-dessus de mon épaule, dans la petite fenêtre Zoom, mon principal moyen de communication

Auguste Rodin, *La Cathédrale*, 1908

---

*Noah Van Niel est prêtre épiscopalien. Il est actuellement au service de la Chapelle de la Croix à Chapel Hill, en Caroline du Nord, où il vit avec sa femme et ses deux enfants. Il a étudié la littérature anglaise au Harvard College et il est titulaire d'un Master of Divinity de la Harvard Divinity School.*

avec ma paroisse, ces derniers mois. Au fil des heures passées à l'écran à essayer de maintenir la cohésion de la congrégation – chaque membre étant confiné à sa propre petite fenêtre – la statue s'est mise à me narguer, car elle me rappelle tout ce qui me manque et que je désire ardemment : le toucher. Le contact. La communauté.

Ces mains ne sont pas les seules à me rappeler ce dont je me languis en cette période de pandémie. Lorsque je parcours le Nouveau Testament pendant mes dévotions quotidiennes, les moments les plus marquants sont ceux où Jésus se trouve avec des gens. Il est presque toujours avec les gens, d'ailleurs. Dès le début de son ministère, il recrute des disciples pour le suivre. Il rassemble des foules immenses pour les enseigner. Il voyage avec des compagnons et entre dans les maisons de leurs hôtes pour manger et passer du temps avec eux ; il s'approche tout près de leur visage pour les toucher et les soigner ; il leur lave les pieds ; il prend leurs enfants sur ses genoux. Le contact étroit avec d'autres êtres humains, afin de communiquer la présence et la puissance de Dieu, est essentiel au mouvement qu'Il a fondé.

De même, en lisant les lettres de Paul, je me souviens, lorsqu'il était le grand théologien fondateur de l'Église – lui qui donnait un sens à la vie, à la mort et à la résurrection de Jésus, et qui en parlait si abondamment – qu'il consacrait le plus gros de ses efforts à former, entretenir et soutenir des communautés de personnes. Pour Paul, la clé de voûte de la voie chrétienne était l'*ekklesia*, le rassemblement communautaire pendant lequel on pratiquait, dans la chair, une manière d'être ensemble, en existant principalement les uns *avec* et *pour* les autres. Ce rassemblement était l'unité centrale de la foi, et Paul a consommé beaucoup d'encre à essayer de maintenir ensemble ces unités disparates – car sans ces entités, point de Corps du Christ.

Cela reste le travail principal de l'Église.

On apprend vite quand on entre dans le ministère que, malgré les grands discours sur la vocation céleste, notre travail c'est d'abord d'avoir affaire à des gens. Nous passons presque autant de temps à préparer et à assister aux événements et aux réunions de la fraternité qu'à étudier Écritures et

théologie. Notre présence aux tables de pique-nique et aux repas-partage est aussi importante que notre assiduité à l'autel eucharistique du dimanche matin. Ce n'est pas une distraction du ministère, mais une de ses parties essentielles. Le discipulat chrétien n'a jamais été conçu pour être une entreprise solitaire. Il a toujours été synonyme de création, de participation et d'attention à la communauté. La relation individuelle avec Dieu est censée déterminer la façon dont on fonctionne avec les autres, de sorte que faciliter et entretenir des liens réels et physiques entre les personnes est une fonction essentielle de l'Église.

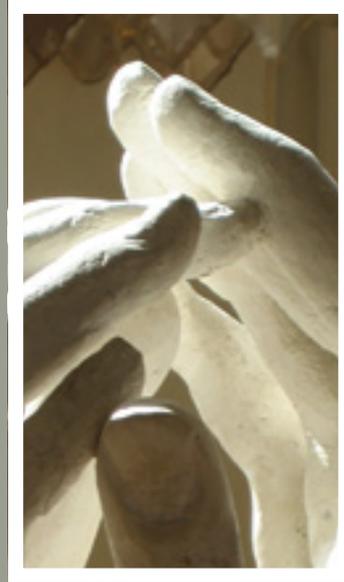
Cet engagement envers la communauté est fondé sur la doctrine de l'Incarnation. Une conception du monde incarné veut que les merveilleuses œuvres de Dieu sont presque toujours révélées dans et par les corps. « Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ». « Une vierge concevra et portera un fils ». « Prends, mange, ceci est mon corps, ceci est mon sang ». « Tends ta main et mets-la dans mon côté ». De Noël à Pâques et pendant le reste de l'année liturgique, la foi chrétienne se construit sur des événements corporels destinés à communiquer que Dieu se révèle au niveau physique. Lorsque nous occupons un espace commun, passe une énergie, un courant ; un esprit s'allume. On le sent dans la foule d'un événement sportif ou lorsqu'on est assis en silence près du lit d'hôpital d'un être cher. La présence physique est importante : certes impossible à mesurer, mais impossible aussi d'en nier l'existence. C'est pourquoi, dans nos sociétés de plus en plus fragmentées, l'église reste l'un des rares lieux dont l'intention expresse est de créer un contact étroit avec d'autres personnes – parce que nous croyons que c'est bon pour nous. Nous sommes convaincus que Dieu doit être vécu le plus pleinement possible dans la communauté et par des relations avec les autres. C'est pourquoi nous sommes très fiers d'ouvrir nos portes aux nouveaux venus et aux anciens, aux amis et aux étrangers. Le banquier et le musicien se frottent à un même autel, et c'est un signe de gloire à nos yeux. Car pour nous, le corps est un lieu de révélation divine, et les corps réunis font vivre l'Esprit de Dieu.

Tout cela fait défaut en ce moment. Ce n'est pas demain la veille qu'on se tiendra tous à nouveau par

la main à partager le même air. C'est une famine spirituelle aussi bien que sociale – tant qu'il faut rester physiquement éloignés, l'Église ne sera pas à la hauteur de sa vocation. Tant que nous ne pourrons pas tous nous réunir en personne, pour manger, chanter, prier et travailler, le Corps du Christ ne sera pas entier : il restera blessé. Je n'ai pas dit que l'Église ne puisse pas être utile, réconfortante et faire du bon travail en attendant. Mais en ce moment, les gens désirent ardemment le contact, la communauté, la relation : c'est précisément ce que nous avons été appelés à faire, et dont nous sommes empêchés aujourd'hui.

On ne dira jamais assez quelle frustration en ressent un responsable d'église. Et aucune des options actuellement proposées pour compenser ne saurait complètement atténuer cette frustration. Rouvrir les églises comme d'habitude, sans aucune restriction, nous offrirait le don de la communauté incarnée mais mettrait en danger ces corps mêmes, révélations du divin, que nous cherchons à célébrer. À propos de leurs rassemblements communautaires, Saint Paul a dit aux Corinthiens : « En donnant cet avertissement, ce que je ne loue point, c'est que vous vous assemblez, non pour devenir meilleurs, mais pour devenir pires » (1 Cor. 11:17). Et si Paul vivait aujourd'hui, je sais qu'il considérerait comme catastrophique la propagation potentielle d'une maladie aussi infectieuse et mortelle que le coronavirus.

Autre option : s'ouvrir à de très petits groupes, dont aucun membre ne serait à « haut risque », et mettre en place des protocoles rigoureux de dépistage, d'éloignement et de sécurité – pas de cantiques, ni frôlements, ni sainte Cène – avant de pouvoir de nouveau adorer « ensemble ». Cela permet une expérience de culte « en présentiel virtuel », si peu satisfaisante qu'elle sert plutôt à sensibiliser aux fractures actuelles de la communauté ainsi qu'aux sentiments de division et de solitude. Une autre approche encore : ne pas rouvrir du tout avant l'extinction totale du virus, en diffusant plutôt des cultes en direct ou préenregistrés, en précisant que l'Église peut continuer ainsi à « faire Église » sans ce rassemblement physique qui a toujours été au cœur de son action. Ainsi, les agendas sont remplis d'appels avec Zoom, le culte



**Tant que nous ne  
pourrons pas tous nous  
réunir en personne, pour  
manger, chanter, prier  
et travailler, le Corps du  
Christ n'est pas entier : il  
est blessé.**

du dimanche est diffusé en continu, et pendant ce temps, les corps se languissent dans l'isolement.

Au lieu d'une alternative pleinement satisfaisante, on se retrouve avec un désir impossible à satisfaire. Une absence impossible à combler. Un désir éternellement frustré.

Attendez une seconde. Et si c'était justement

là que se trouvait le plus précieux des enseignements à tirer des circonstances présentes ? À notre époque de gratification immédiate, on est habitué à obtenir ce dont on a besoin assez rapidement. Par contre, dans notre tradition spirituelle, le concept de 'sainte convoitise' n'est pas nouveau. On désire ardemment le ciel pendant qu'on est sur terre. On aspire à la paix en temps de guerre. On réclame la justice dans un monde qui ne cesse de contrecarrer cet idéal. On désire ardemment Dieu, mais on ne le rencontre qu'avec parcimonie. Les grands théologiens mystiques parlent longuement du sentiment de désir inassouvi planté au cœur de leur vie de prière. Grégoire de Nysse tient le désir (*eros*) pour cette force qui nous propulse continuellement vers Dieu ; Julien de Norwich l'appelle « soif » ; Thérèse d'Avila parle de sa « blessure d'amour », qui vient de Dieu et sert à nous ramener à Lui. Et Saint Augustin écrit : « Toute la vie d'un bon chrétien est une sainte convoitise », car « c'est en désirant que l'on devient capable » . .

Quand Dieu diffère notre espérance, il dilate notre désir ; par ce désir, il élargit notre esprit ; en l'élargissant, il le rend plus vaste. « Désirons donc, mes frères, car nous serons comblés ». En ce temps de frustration, ce désir perpétuel que nous connaissons si bien pourrait nous préparer à quelque chose d'encore plus grand.

Peut-être, comme Augustin le laisse entendre, cette période prolongée de désir frustré élargira-t-elle nos cœurs, augmentant notre empathie pour ceux qui vivent dans un état perpétuel d'aspiration à ce qu'on leur dénie : paix, justice, égalité, sécurité – pour tous ceux dont les besoins les plus profonds restent à combler. Et peut-être que désormais, après si longue privation de relations personnelles, de liens et de communion fraternelle, nous apprécierons à nouveau combien nous dépendons les uns des autres pour notre propre épanouissement.

Peut-être que cette impossibilité à « faire Église » est exactement ce dont l'Église a besoin pour éveiller des sentiments de nostalgie et de désir, qui nous propulseront à nouveau dans des communautés de foi redevenues capables de combler des besoins dont l'intensité était restée inconsciente ; des communautés animées d'un esprit plus large et un sens plus généreux de la mission.

Tant que ce virus restera si sauvagement hors de contrôle, nous serons retenus dans un état de sainte nostalgie. Nous sommes pétrifiés, à l'instar de ces deux mains de « La Cathédrale » de Rodin. Ces mains *veulent* se prendre, elles *veulent* se réunir, mais en sont empêchées. Bien sûr, Dieu n'a pas besoin de grands rassemblements pour s'activer et se rendre présent dans nos vies. Mais Dieu n'est pas l'Église : l'Église, c'est les autres. C'est l'essence de la réalité incarnée que nous proclamons : Dieu a été fait chair et lorsqu'on se réunit l'action du Saint-Esprit qui habite en chacun se multiplie de façon exponentielle. Car ce n'est qu'ensemble qu'on peut s'engager pleinement dans la vocation supérieure à laquelle nous avons été appelés – construire, nourrir et faire grandir des communautés de foi pour présenter au monde une illustration de ce que signifie vivre selon la loi de l'amour ; briller comme un phare d'espoir en toutes les potentialités de ce monde. Cela reste notre vocation, même s'il nous est impossible de la vivre pleinement. Pour l'instant, et jusqu'à ce que nous soit rendue notre liberté d'être des communautés en Christ, nous devons nous préparer à un avenir encore plus glorieux que tout ce qu'on avait imaginé avant d'avoir été contraints de fermer nos portes. Telle est ma sainte espérance, fruit de ce temps d'attente. Une espérance qui me permet de reprendre, avec Augustin : « Désirons donc, mes frères, car nous serons comblés ». ➤

# La solidarité du deuil

EMMA MEIER

**C**ES PARENTS QUI S'INQUIETENT beaucoup pour leurs enfants m'ont toujours agacé. Je trouvais paranoïaques ces parents toujours inquiets d'entendre sonner le téléphone et d'apprendre de terribles nouvelles. Mes six enfants ont eu leur lot de plaies et bosses, mais sont toujours retombés sur leurs pieds. J'ai fait confiance à leur bon sens et à la Providence. Accidents, maladies, malheurs – d'autres familles étaient frappées, jamais la mienne. Alors quand un jour le téléphone a sonné, je n'étais pas préparée.

C'était une de ces belles journées de novembre où la nature déploie une dernière fois son charme estival. Mon mari, Felix, et moi avons roulé six heures dans le nord de l'État pour assister à la rencontre de cross-country de notre plus jeune fils. Après cette course où il s'était bien placé, nous avons poussé jusqu'à Potsdam, New York, pour rendre visite à nos deux filles, étudiantes à la Crane

School of Music, et passer la nuit dans la maison qu'elles partageaient avec des amies. Après le bon dîner que nos filles avaient préparé, nous nous sommes détendus dans le salon. Dehors, un ciel bleu clair se nuançait de rose et s'assombrissait – la fin d'une journée parfaite.

Et puis le téléphone de mon mari a sonné.



**À PEINE QUELQUES SEMAINES** plus tôt, par une soirée tout aussi délicieuse, lui et moi étions en train de déguster du bourbon sur le pont d'un navire. Je me suis tournée vers lui pour lui dire : « C'est tellement parfait qu'on dirait qu'il manque quelque chose »

« C'est étrange de dire une chose pareille », avait-il répondu, « mais je pense savoir ce que tu veux dire ».

Au cours des mois précédents, un sentiment d'agitation m'avait envahie. Cela faisait maintenant

---

*Emma Meier et son mari, Felix, vivent à la Mount Community, un Bruderhof à Esopus, New York.*

trente ans que nous nous étions mariés au Bruderhof, la communauté à laquelle nous appartenons et où Felix est pasteur, et nous avions l'impression d'avoir reçu tout ce dont nous avions rêvé. Nos enfants étaient en bonne santé, populaires, débordants de talents... La plupart étaient déjà des adultes autonomes ou à l'université ; notre fils aîné s'était marié et nous avions déjà notre premier petit-fils. Je me disais que nous avions joui d'une vie enchantée. Était-ce de la chance ? Une bénédiction ? Ou bien les ennuis nous avaient-ils passé notre tour ? C'était un sentiment mitigé, mais je me sentais incomplète. Pendant le ministère de Félix, nous avons conseillé de nombreuses personnes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la communauté, notamment pendant les deux années où nous avons servi dans l'East End, quartier déshérité de Londres. D'innombrables fois, nous avons rencontré des personnes en deuil, comme écrasés sous la meule de la vie. Nous avons toujours fait de notre mieux pour les consoler, mais nos paroles sonnaient souvent à mes oreilles comme de pieuses platitudes. Mes phrases de réconfort, si bien intentionnées, sonnaient faux, même à mes propres oreilles.

« Felix, m'étais-je dit, notre mariage a été si béni. Nous n'avons jamais eu à faire face à des situations très difficiles. Penses-tu que Dieu pourrait nous en demander plus ? »



**MAINTENANT, LORS D'UNE AUTRE SOIRÉE** parfaite, Felix a décroché son téléphone. Correspondant non identifié. « Demi-pension de Joe », a-t-il dit en plaisantant. Nous avons tous ri. Puis son visage s'est soudain tendu. « Pouvez-vous répéter ? » demanda-t-il.

Félix m'a fait signe de m'approcher et nous avons eu beaucoup de mal à comprendre l'interlocuteur. Il s'agissait de Rudi, notre avant-dernier fils, notre jeune de dix-neuf ans, qui nous avait quitté avec tant d'enthousiasme six mois plus tôt pour enseigner l'anglais à des enfants indigènes du Paraguay. Nous n'avons perçu que des bribes. Rudi avait eu un accident – chute d'une falaise – hospitalisation – coma – état critique.

Soudain, le ciel d'automne est devenu aussi froid que la glace. Ma peau s'est mise à fourmiller et ma tête à tourner. Notre esprit s'est vidé de toute pensée, sauf pour notre fils. Nous sommes rentrés à toute vitesse et avons réservé le premier vol pour Asunción, au Paraguay.

Tout au long du voyage, je fus assaillie par un kaléidoscope brutal d'images pénibles. Mais je parvenais malgré tout à voir le visage de Rudi et son sourire légèrement en coin. Il avait toujours été le moins exigeant de nos enfants : radieux et toujours content, la tête pleine des projets qu'il avait échafaudés. Je l'ai revu au milieu du salon, ses bottes laissant des traces de boue sur le parquet, tout fier de me rapporter deux bottes de radis fraîchement récoltés dans son jardin « bio », créé sous l'escalier de secours. Je l'ai revu assis sur son lit, à essayer de fixer les sangles en caoutchouc de sa dernière catapulte. Je l'ai revu au milieu des babioles qu'il chérissait enfant : pièces d'échec sous le lit ; timbres tombés de son album égarés sur son bureau ; bouts de métal qu'il avait ramassés, en attente de recyclage dans sa forge artisanale ; ses carnets sur la commode, sur la table de nuit, sous la table de nuit – des carnets de poésies inachevées, de nouvelles à moitié terminées, de blagues, de notes dans son journal intime.

Je l'ai revu adolescent – échalas dégingandé, et son sourire inaltérable en toutes circonstances. Contrairement à mes autres enfants, il n'avait jamais cultivé un esprit de compétition. Je voulais qu'il fasse du sport au lycée, et l'ai encouragé à s'essayer au foot. Il est parti passer les tests et était tout content à son retour de m'annoncer qu'il n'avait pas réussi à intégrer l'équipe. « L'entraîneur nous a fait courir autour du terrain, expliqua-t-il, mais l'un des gars n'arrivait plus à suivre, alors je suis reparti en arrière pour courir avec lui. Je suppose que ça n'a pas plu à l'entraîneur ».

J'ai revu les nombreux petits cadeaux qu'il m'avait faits au fil des ans : les porte-jardinières et la grille pour mes pense-bêtes qu'il avait façonnés à partir de bouts de ferraille, un beau bracelet filigrané astucieusement tissé avec du fil de soudure.

Je me suis rappelé la dernière fois où je l'avais vu. Il vivait chez des amis loin de son lieu de travail. Un soir, sans crier gare, il a fait irruption dans notre

salon en annonçant : « Je m'en vais ! Je pars demain pour le Paraguay ! » Il était en extase.

Nous savions que Rudi s'était porté volontaire pour enseigner dans une école pour enfants indigènes dans le Chaco, et étions donc très heureux pour lui.

Assise dans l'avion, la tête pleine du visage de Rudi mais incapable d'imaginer le Rudi que j'allais voir, j'ai ouvert l'un de ses carnets que j'avais dans mon sac à main. Dans son écriture unique et saccadée, l'un de ses poèmes s'intitulait « Graduation » (remise des diplômes), écrit juste avant la fin de ses années lycée et son départ de chez nous.

Vous, fleurs privilégiées de pousser  
 Sur le rebord de ma fenêtre,  
 Protégées de la tempête et du vent,  
 Exemptées de toute épreuve,  
 De tout chagrin et de tout frisson,  
 Jamais tentées, jamais aux prises avec le péché.  
 Du haut de votre trône élevé,  
 Vous regardez avec mépris  
 Les membres de votre famille  
 Qui s'ébattent loin en bas.  
 Comme un empereur, un millionnaire,  
 Immunisées contre prédateurs et ennemis.  
 Un jour, vous sortirez de votre abri de plastique  
 Et tomberez dans la saleté du monde naturel,  
 Sans protection contre la maison des brindilles.  
 Trouvez des choses qui guérissent  
 Autant qu'elles blessent.  
 Et entre les mondanités,  
 Vous découvrirez qu'éprouver de la joie  
 Exige d'endurer la douleur.



**ARRIVER À ASUNCION C'ÉTAIT COMME** entrer dans un sauna. Nous étions désorientés, non seulement à cause de la chaleur, mais aussi de la culture étrangère et d'une langue inconnue. Un ami de Rudi nous a emmenés à l'hôpital et nous a raconté ce qui s'était passé. Rudi était tombé de quinze mètres en escaladant une falaise abrupte sans se faire assurer. Il avait été transporté à l'arrière d'une camionnette et avait enduré pendant deux heures une agonie extrême jusqu'à l'hôpital où les médecins l'ont mis en coma artificiel.



Quand nous sommes arrivés à l'hôpital, j'ai résolu d'être forte, mais rien n'aurait pu me préparer à la vue du corps brisé de Rudi, enveloppé d'appareils respiratoires, de plâtres et de tout un enchevêtrement de fils et de tubes. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait mécaniquement, sous l'effet du ventilateur. Je ne sentais plus rien. J'étais brisée. Comment tout cela était-il possible ?

Mais mon raisonnement optimiste fit son effet. Rudi était le plus dur de la famille, me suis-je dit, celui qui ne se plaignait jamais. Grand, fort, beau – il avait toujours manifesté un grand amour de la vie. Si quelqu'un dans notre famille pouvait survivre

*En haut :* Rudi, dix ans, projet en cours.

*En bas :* Je n'arrive pas à croire qu'il ait mordu à l'hameçon ! Rudi (au centre)



Rudi avec  
des amis au  
Paraguay

à cela, ce serait Rudi. Il se battrait comme un lion. Mais si loin du monde qui nous était familier, nous nous sentions totalement impuissants.



**DANS NOTRE MALHEUR**, nous avons le précieux soutien de notre communauté. Ils ont contacté notre compagnie d'assurance et ont organisé l'évacuation sanitaire de Rudi vers les États-Unis. Après plusieurs revers, une date de transfert a été fixée. Grâce à l'interprète, Felix et moi avons compris que les médecins paraguayens estimaient que Rudi avait de bonnes chances de survivre. Notre espoir et confiance ont grimpé en flèche. Une fois Rudi transféré aux États-Unis, tout allait bien se passer.

J'ai embrassé son front – le seul endroit épargné par l'attirail médical. On nous a ensuite fait sortir et les médecins ont commencé la préparation de Rudi pour son dangereux voyage.

Après chaque étape du vol, des messages SMS de l'infirmière à bord du jet nous informaient que tout allait bien. Le vol s'est posé sans encombre à Albany, New York, et les chirurgiens ont immédiatement programmé de le sortir du coma avant d'entamer une série d'opérations de chirurgie reconstructive.

Felix et moi avons prévu de suivre sur un vol commercial, mais notre vol fut annulé pour cause de violents orages. Après des retards exaspérants, nous avons pris un autre vol et atterri à JFK trois jours

plus tard, en pleine tempête de neige. Nous sommes sortis de l'avion et avons attendu notre tour pour le contrôle douanier. Nous étions debout, serrés les uns contre les autres avec des inconnus, dans le bruit avec les douaniers qui aboyaient des ordres quand le téléphone portable de Felix a sonné. Un SMS de notre médecin de famille : « Rappelez immédiatement ».

Mon cœur battait la chamade. Instantanément, j'ai ressenti cette prémonition qui vous noue le ventre – une terrible nouvelle nous attendait. Et, une fois de plus, je me suis préparée au pire. Peut-être n'était-ce qu'une question en rapport avec l'opération... Dans l'aéroport, les gens bavardaient autour de nous, la vacarme ponctué par les annonces de l'interphone.

Devions-nous appeler ici ou attendre d'avoir plus d'espace pour parler en toute intimité ? Félix hésita, puis composa le numéro.

La voix de notre médecin, généralement calme et aimable, était tendue et haletante. « Venez aussi vite que possible », a-t-il dit. « L'état de Rudi est extrêmement critique ». Nous étions stupéfaits. Il devait y avoir une erreur. Les médecins du Paraguay avaient dit qu'il était stabilisé. Nous l'avons assailli de questions et avons appris qu'une brusque altération au niveau des fluides internes venait d'enrayer toute activité cérébrale. Les médecins d'Albany ne lui donnaient que quelques heures.

Nous étions là, plantés au milieu de la foule, hébétés. Nous avons passé la douane et sommes allés d'un pas mal assuré récupérer nos bagages. Le carrousel s'était coincé ; les voyageurs frustrés s'impatientaient. Quel intérêt, ces bagages, de toute façon ? Notre fils était mourant. Nous allions partir sans eux mais c'est alors que le carrousel s'est remis en marche, et nous avons retiré nos quatre valises à toute vitesse. Nous les avons chargées sur un chariot et fait signe à la limousine. Le chauffeur ne cessait de bavarder et ces quatre heures de route nous ont semblé une éternité.

Enfin, en entrant dans l'unité de soins intensifs d'Albany, nous avons vu notre fils. À cet instant, j'ai senti que l'âme de Rudi n'était plus avec nous ; il était déjà dans un autre monde. Son âme, toujours pleine de vie et d'énergie, s'était débarrassée de ce

corps estropié et brisé et s'en était allée. Il volait, il était libre. Je le sentais me donner un coup de coude et me sourire, comme pour me dire : « Ne sois pas triste, mon travail ici est terminé ».

Ce soir-là, toute notre famille s'est réunie autour de son lit. Allan, le frère aîné de Rudi, dirigeait nos chants avec sa guitare, et prenait la relève lorsque les sanglots noyaient la mélodie. La boîte de mouchoirs était vide. Toute la nuit, les trois frères de Rudi sont restés avec lui – leur dernière chance de passer du temps ensemble. Ils se sont remémoré leur enfance, ont chanté les chansons préférées de Rudi, lui ont lavé les cheveux et lui ont rasé le menton.

Le lendemain matin, nous nous sommes réunis à nouveau pour débrancher le respirateur. Il était 4 heures du matin, le 4 décembre.



**APRÈS L'ENTERREMENT**, les jours se sont écoulés comme dans un brouillard. Je me sentais faible et vide. Toutes les certitudes de mon ancienne vie se sont évaporées. Si un stupide accident pouvait me priver de mon fils, alors la vie reposait sur une aile de papillon.

Dans ce vide solitaire se sont déversés des centaines de courriels, cartes et textos des amis et camarades de classe de Rudi des quatre coins du monde. Ils me parlaient d'une facette de Rudi dont je n'avais guère eu conscience. Un de ses camarades de classe écrivit : « C'était bien le seul gars parmi mes copains du lycée qui se fichait royalement de se la jouer « cool » et qui cherchait toujours à tendre la main aux élèves marginalisés et solitaires. Une jeune femme raconta : « Rudi cherchait à aider tout le monde, mais j'ai bien l'impression d'en avoir bénéficié tout particulièrement. Je détestais le lycée. J'avais du mal à m'accepter, à trouver ma place, et je pense que Rudi l'avait compris. Une fois, il m'a rencontrée dans une salle et m'a conseillée d'intégrer la chorale de gospel parce que, pensait-il, j'avais des chances de faire une bonne soliste. Il m'a dit qu'il aimait ma voix et me trouvait parfaite pour ce rôle. Ouah ! Ça m'a permis de tenir le coup pendant au moins deux semaines ».

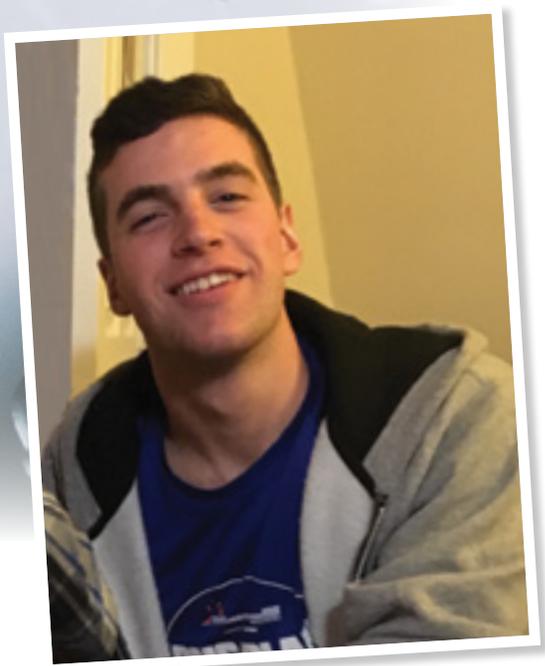
Tous ces témoignages formulés par des

personnes du monde entier partageaient le même thème : Rudi, notre fils, lui si impulsif et souvent déroutant, cherchait une vie authentique, sans hypocrisie et loin des fausses valeurs – une vie vécue non pas pour lui-même, mais pour les autres. Plus nous découvriions cette facette de notre fils, plus le sentiment de notre perte empirait. Mais nous sentions aussi que, d'une certaine manière, aussi brève qu'elle avait été, la vie de Rudi avait été bien remplie ; il avait atteint son but. C'est sans doute Rudi lui-même qui a le mieux exprimé notre sentiment dans la dernière strophe du dernier poème reçu de lui :

Quand la vie d'un homme transcende  
Ce monde maléfique et s'en démarque,  
Quelle que soit la façon dont il atteint sa fin,  
Il inflige une entaille au cœur de Satan.

Néanmoins, même avec cette assurance fondée sur notre foi, le chagrin nous a terrassés. Nous regardions nos amis poursuivre activement leur vie, absorbés par les détails des tâches quotidiennes ; quant à nous, rien de notre vie d'avant ne semblait avoir de sens. Chaque jour ressemblait à un gouffre vide qu'il nous fallait enjamber. Noël n'était plus qu'à quelques jours. Les célébrations, la bonne humeur et la gaieté typiques des fêtes de fin d'année remuaient le fer dans la plaie de nos âmes blessées. Comment survivre à tout ça ?

C'est alors que nous a appelés le père de jeunes adolescents, qui venait de perdre sa femme des suites d'un cancer. Il nous a invités à nous joindre à sa famille pour le dîner de Noël. Nous les connaissions à peine mais avons accepté, et nous sommes immédiatement liés d'amitié. Nous avons passé six heures ensemble, à partager des images et à raconter des souvenirs, à pleurer et à rire. Notre chagrin commun nous a rapprochés, nous liant aux autres d'une manière sans précédent pour nous. À la fin de la soirée, la conversation se prolongea dans un silence apaisant. Pendant plusieurs minutes, nous avons regardé par la grande baie vitrée le coucher du soleil qui déroulait des cascades de lumière dorée dans la vallée de l'Hudson. Implicitement, nous savions que nos proches étaient vivants dans



l'éternité, dans l'attente de futures retrouvailles.

Quelques jours plus tard, un couple plus âgé dont le fils de vingt-deux ans était mort d'un cancer est venu faire son deuil avec nous. Peu après, une femme d'âge mûr est venue nous raconter son histoire (c'est elle qui avait trouvé sa sœur morte, après son suicide) ; puis ce fut au tour d'un jeune couple dont le fils en bas âge était mort quelques heures après sa naissance. À chaque rencontre, nous avons pleuré et ri ensemble, car notre chagrin commun faisant tomber toutes les barrières.

~

**JÉSUS A DIT, « HEUREUX LES AFFLIGÉS »** (Mt 5, 4). Cette béatitude m'a souvent laissée perplexe : comment le deuil peut-il être une bénédiction ? Maintenant, à travers la mort de Rudi, aussi difficile qu'il soit de l'admettre, je peux dire que le deuil que nous faisons chaque jour est une bénédiction. Il nous a rapprochés de tant d'autres personnes. Déjà, à l'hôpital d'Asunción, des étrangers avec lesquels nous ne pouvions même pas parler s'asseyaient et pleuraient avec nous. Ils avaient vu notre vulnérabilité et nos blessures, et ont réagi selon leur propre cœur blessé. Nous n'avons jamais su quelle douleur ils enduraient ; nous savons seulement qu'ils en éprouvaient une et comprenaient la nôtre.

Le vague sentiment d'incomplétude que je ressentais avant la mort de Rudi m'a quitté. Difficile d'expliquer comment on peut se sentir comblé suite à une perte : Rudi m'a laissé un indice avec les derniers mots de son poème, « la joie exige la douleur ».

Peut-être avait-il compris à dix-huit ans ce que je n'apprends que maintenant. Depuis sa mort, j'ai compris que Jésus est ici, au fond de la société, au milieu de tous ceux qui souffrent. J'ai appris que notre douleur adoucit la carapace qui nous isole de la souffrance des autres. Notre chagrin nous permet d'absorber leur peine, nous faisant ainsi participer à la souffrance collective du monde, une souffrance connue et portée par Dieu lui-même. Dans ce lien si profond et intense avec les autres, j'ai trouvé la joie. ➤



ENTRETIEN AVEC BRAULIO CONDORI

## Actes 2 en Bolivie

À quoi ressemble une communauté inspirée par l'Église primitive de Jérusalem dans un contexte andin indigène ? Braulio Condori, le fondateur d'une communauté de ce genre en Bolivie, a parlé à Fida Meier (Charrue) de la mission et de l'histoire de son groupe.

Marché de rue à El Alto, près de l'endroit où la communauté a sa ferme

**La Charrue : Votre communauté, Amigos del Bruderhof, est inspirée par (bien qu'indépendante de) la Bruderhof, la communauté qui publie *La Charrue*. Avec une différence : vous vous situez dans la culture indigène de l'Altiplano bolivien. Depuis vingt ans, vous vivez en pleine communauté de biens, dans l'esprit d'Actes 2 et 4. Comment votre héritage aymara façonne-t-il la vie et la mission de la communauté ?**

**Braulio Condori :** Nous sommes tous de culture aymara. Notre langue maternelle est l'aymara, mais nous parlons aussi l'espagnol. De nombreuses valeurs de notre culture indigène sont également importantes dans la vie chrétienne.

La non-violence, par exemple, est importante à la fois dans notre culture et notre foi, et nous y tenons.

Nous essayons également de conserver nos coutumes aymaras. En voici quelques exemples : *L'ayni*, ou aide mutuelle, se résume par le dicton « Aujourd'hui c'est pour toi, demain pour moi ». *Minca* signifie « Je t'aide » et tu me donnes une partie de ce que tu as gagné ou récolté pendant la journée. *Le Trueque*, ou troc, est également important : nous échangeons des pommes de terre contre du fromage, ou des oignons contre du sucre.

Nous voulons nous rapprocher des habitants

---

*Braulio Condori est le fondateur de Amigos del Bruderhof, une petite communauté chrétienne intentionnelle à La Paz et El Alto, en Bolivie*

de notre localité, c'est pourquoi nous invitons les voisins à venir voir nos plantations et nos récoltes, en leur rendant la pareille plus tard (*ayni*) ou en les payant avec les produits que nous avons sous la main (*minca*). Nous interagissons beaucoup avec les habitants du village situé près de notre ferme de l'Altiplano.

Lors d'une réunion, nous apportons un jus ou un repas léger et partageons l'évangile de Jésus-Christ à travers chants et témoignages. À La Paz, nous rencontrons surtout nos voisins quand ils passent devant notre stand au marché. Les gens nous confient leurs problèmes, et nous les encourageons par des paroles d'espoir et de pardon.

Il est également important que notre communauté soit un modèle de simplicité, non pas perçue comme plus riche ou vivant à un niveau plus élevé que nos voisins. Sur l'Altiplano, nous n'avons installé l'électricité qu'en 2013, bien après que tout le monde l'ait eu dans notre entourage.

### Comment gagnez-vous votre vie ?

Au marché de la ville, nous vendons des fournitures pour écoles, bureaux et universités, ainsi que des jouets pour enfants. Nous avons également une ferme sur l'Altiplano, à une vingtaine de kilomètres de la ville, où nous cultivons des aliments pour notre communauté. Nous élevons vaches laitières, poules, cochons d'Inde et moutons et cultivons pommes de terre, yuccas et fèves, entre autres légumineuses.

### Comment se présente l'action de votre communauté ?

Nous organisons retraites, camps et conférences, en particulier en soutenant des organisations communautaires et des rassemblements d'indigènes de toute l'Amérique centrale et du Sud. Récemment, nous avons assuré nourriture et logement lors d'une convention du *Centro de Capacitación Misionera* (Centre de formation missionnaire). Les gens venaient de plusieurs pays : Panama, Mexique, Pérou, Colombie, Brésil, Argentine, Chili et Uruguay, ainsi que d'autres régions de Bolivie. Certains d'entre eux ont manifesté un grand intérêt pour notre communauté et pour les premiers chrétiens, et souhaité avoir d'autres contacts. À une occasion, Samuel, l'un de nos membres, a montré

à des indigènes issus de nombreux pays comment nous cultivons notre terre avec un attelage de bœufs. Il a démontré que le travail communautaire est possible, même dans le monde d'aujourd'hui.

Nous impliquons également d'autres églises : Luthériens, Nazaréens, Pentecôtistes, Adventistes et Quakers. Ils participent matériellement et spirituellement à nos conférences. Notre objectif est de semer dans leur cœur l'esprit des premiers chrétiens et de les inspirer pour renforcer la communauté au sein de leurs propres églises. Mais la plupart de nos communications avec le monde extérieur se font sur un niveau personnel. Ces amis font passer le message à d'autres, qui le diffusent à leur tour à leur entourage.

Plusieurs jeunes du Bruderhof ont vécu et travaillé avec nous pendant quelques mois ou même des années entre 1995 et 2014. Certaines années, nous avons également exigé qu'aucun jeune du Bruderhof ne reste avec nous. Nous voulions montrer que la vie communautaire relève de notre propre choix, basé sur Actes 2 et 4, et non d'un modèle étranger imposé, pas plus qu'une nouvelle tentative d'évangélisation nord-américaine.

### Quel a été le point de départ de votre communauté ?

Mon père était pasteur d'église évangélique quaker de La Paz, en Bolivie. Pendant ma jeunesse, je l'ai soutenu et participé avec enthousiasme, comme responsable de la jeunesse. Mais je restais sur ma faim, et me demandais souvent comment je pourrais vivre ma vie chrétienne de façon pratique, en aimant mon prochain comme moi-même. J'ai lu de nombreuses fois des parties des Actes des Apôtres évoquant les premiers chrétiens. Chaque fois, la question s'est posée dans mon cœur : serait-il possible de vivre ainsi aujourd'hui ?

Un autre pasteur quaker m'a parlé pour la première fois du Bruderhof. Lorsque j'ai appris qu'il y avait des gens qui vivaient la même foi que les premiers chrétiens, cela m'a inspiré à commencer à vivre en communauté dans ma propre ville. Un mennonite local m'a donné l'adresse du Darvell Bruderhof en Angleterre, et après quelques années de correspondance, j'ai invité en 1995 plusieurs membres de Bruderhof à nous rendre visite en Bolivie. J'avais toujours pensé que les missionnaires avaient besoin d'un endroit spécial pour se loger



Braulio, sa femme, Maria, et leur fils, Pablo

mais, en l'occurrence, ce ne fut pas le cas. Ils partageaient volontiers notre nourriture et nos coutumes. La vie simple de ces frères et sœurs a ravivé mon souhait de fonder une communauté chrétienne. Ils nous ont invités à visiter le Bruderhof, et quelques mois plus tard, sept d'entre nous (des adultes et un bébé) se sont rendus à Darvell.

Au bout d'un mois, nous sommes rentrés en Bolivie, où des problèmes ont éclaté dans notre église. J'ai été convoqué à une réunion du conseil national de l'église, où j'ai été accusé de suivre un bien étrange évangile. Puis ils m'ont expulsé de l'église. J'ai passé la nuit la plus sombre et la plus triste de ma vie. J'avais l'impression d'avoir tout perdu. Plus tard, une lettre – distribuée à chaque congrégation pour faire bonne mesure – m'a été envoyée, m'interdisant de mettre un pied dans leurs églises. J'ai essayé de leur rendre visite – mais j'ai été éconduit. La petite église où j'avais grandi fut la seule à accepter de m'accueillir.

Pendant ces temps difficiles, nous avons fondé notre communauté dans une maison louée à El Alto, ville à la périphérie de La Paz. Plus tard, nous avons acquis une propriété dans le quartier tropical de Los Yungas, à environ cinq heures de route de La Paz, où nous avons pendant trois ans partagé notre foi en communauté chrétienne.

En 1999, la plupart des frères et sœurs ont décidé de retrouver leur ancienne vie. Ce fut à nouveau une période douloureuse. À un moment donné, en juillet 1999, j'étais le seul à vouloir m'engager à devenir

membre à part entière, soutenu par plusieurs frères et sœurs qui ne voulaient pas aller si loin, mais qui continueraient à collaborer avec nous. Finalement, un autre frère, Samuel, lycéen au moment de la rupture, est devenu membre engagé. La joie que cela a apportée m'a aidé à tourner la page et à me projeter dans l'avenir. Au cours des années suivantes, Samuel et moi nous sommes mariés et avons fondé notre famille. Notre communauté a recommencé à se développer. Actuellement, ces deux familles sont des membres engagés, et six familles de membres associés soutiennent notre vision de vivre l'évangile de Jésus-Christ au quotidien.

### Quelle est votre relation aujourd'hui avec votre ancienne église, qui vous avait expulsée ?

L'une des plus marquantes de nos expériences fut de pardonner aux dirigeants qui nous avaient expulsés de leur église. Le pardon est l'essence même du christianisme. Sans lui, une personne pourrit de l'intérieur. Nous avons donc décidé qu'il fallait faire le premier pas, et avons commencé à rendre visite aux membres appartenant à la famille de ces personnes touchées par une maladie. Au chevet des malades, nos désaccords passés se sont vite dissipés et nous nous sommes réconciliés. Aujourd'hui, la plupart des pasteurs de cette église sont nos amis. Ils nous rendent visite pour nous encourager sur notre chemin de communauté, et nous conversons comme des frères et sœurs. Nous leur donnons des livres, et ils nous aident financièrement.

Nous n'avons pas non plus ménagé notre peine pour guérir les relations brisées avec les anciens membres qui avaient quitté notre communauté. Si le pardon commence tout de suite, il prend parfois du temps à se concrétiser. Ils se sont lentement rapprochés, et maintenant nous sommes bons amis. Notre pardon et notre amour doivent s'exprimer continuellement. Impossible d'affirmer « tout est réglé » en paroles, à moins de le confirmer en actes. Alors nous leur passons un coup de fil et parfois ils nous confient leurs problèmes. Si nous pouvons aider, nous le faisons, même si nous ne pouvons pas donner beaucoup d'argent. Nous les invitons à nos conventions, auxquelles ils participent avec enthousiasme.

**Fin 2019, les résultats de l'élection présidentielle et l'éviction d'Evo Morales, premier président indigène de Bolivie, ont suscité des protestations. Comment cette agitation a-t-elle affecté votre communauté ?**

Ce n'est pas la première fois que nous connaissons des troubles. El Alto est une ville pleine de réfugiés internes, et les soulèvements sont fréquents. Au fil des ans, les abus des différentes administrations ont déclenché des mouvements de résistance, auxquels nous avons participé, et même pris part à certaines manifestations.

Morales a fait beaucoup pour les pauvres et les indigènes, mais nous n'étions pas toujours d'accord avec lui. En 2017, il modifia l'article 88 du code pénal, contre la traite des êtres humains, en menaçant d'une peine de sept à douze ans de prison toute personne qui recrute des gens pour en faire des mercenaires dans des conflits armés ou les intégrer à des organisations religieuses. Nous avons donc redouté de voir interdite la prédication de l'Évangile. Si j'invitais des chercheurs chez moi pour partager l'évangile avec eux, cela serait-il illégal ? Nous sommes une communauté religieuse et nous écoutons donc la voix de Dieu. Nous nous y conformons, même si nous contrevenons à ces lois, et même au risque de notre vie. Si nous aimons Jésus, il nous guidera de la meilleure façon possible et nous protégera. C'est ce qu'il n'a cessé de faire en fait. Après six semaines de manifestations populaires, la nouvelle loi a été abrogée.

Mais vous avez posé des questions sur les récents bouleversements, où Morales fut contraint de quitter le pays. Des factieux ont érigé des barrages routiers. Les gens étaient si désespérés de trouver de la nourriture que des pillages ont éclaté sur les marchés. Les vendeurs s'enfuyaient avec leurs marchandises pour ne pas perdre le peu de capital qu'ils possédaient. Les vendeurs sur le marché ont un syndicat dont nous sommes membres, et nous soutenons les autres camelots. Nous étions là tous ensemble et avons eu l'occasion d'en appeler à la protection de Dieu par des prières et des lectures de la Bible. Là, sur le marché, tout le monde s'est mis



Photo utilisée avec l'aimable autorisation de Braulio Condori

à genoux pour demander protection et paix pour notre pays.

Dans notre ferme, Samuel et sa femme, Margara, ont vécu une expérience similaire. Nos voisins estimaient notre communauté digne de confiance et ils nous ont confié leurs biens pour les mettre en sécurité avec nous. Grâce à cela, nous nous sommes rapprochés et nous avons pu proclamer l'évangile en leur démontrant de l'amour. Chaque fois que nous nous rencontrons en communauté, nous nous agenouillons pour prier en faveur de la paix en Bolivie. S'impliquer ne signifie pas être contaminé par la politique. Cela signifie répandre l'amour du Christ au milieu du désespoir. Cela signifie offrir l'espoir que Jésus est présent dans chaque situation.

**Quelle est votre vision de l'avenir de votre communauté ?**

Nos projets, nos espoirs et notre vision sont entre les mains de Dieu. Nous ne voulons pas tout prévoir. Nous voulons juste être attentifs à la voix de Dieu et être spontanément guidés par l'Esprit. Notre vision c'est celle d'une communauté qui ne saurait se cacher, notre inspiration c'est « la ville sur une colline » évoquée en Matthieu 5:14. ➔

---

*Entretien réalisé par Fida Meier le 15 janvier 2020.*



ANTJE VOLLMER

# Une Maison d'édition communautaire

*La fondation de Plough et du Bruderhof*

*La maison d'édition Plough (charrue) et les communautés Bruderhof célèbrent cette année le centième anniversaire de leur fondation. Toutes deux sont issues de Neuwerk (nouvelle œuvre), mouvement de jeunesse chrétien-socialiste allemand créé après la Première Guerre mondiale, dont Eberhard Arnold, le rédacteur fondateur de Plough, fut une figure de proue. Dans cet extrait, adapté pour sa publication, Vollmer, auteur d'un livre sur Neuwerk en 2016, en raconte l'histoire.*

**A**U PRINTEMPS 2014, J'AI REÇU UN appel téléphonique surprenant. Cent ans après le début de la Première Guerre mondiale, une réunion de pasteurs de la conférence des églises protestantes de Hesse et Nassau réfléchissait aux conséquences de la guerre pour leur région. Ils sont tombés sur ma thèse de doctorat. J'ai été étonné : quarante et un ans s'étaient écoulés depuis la rédaction de cette thèse et elle n'avait jamais été publiée. À l'époque, mes directeurs de thèse, Helmut Gollwitzer et Karl Kupisch, m'avaient suggéré d'enquêter sur l'un des groupes les plus

---

*Antje Vollmer est pasteur protestant et politicien du Parti Vert allemand. De 1994 à 2005, elle a été vice-présidente du parlement national.*

À la page précédente :  
À une Convention de Pentecôte convoquée en 1920 par Eberhard Arnold : naissance d'un nouveau mouvement

En bas : Ensemble de cartes postales conçu par Otto Salomon, publié par Neuwerk

intéressants au sein des mouvements de jeunesse qui émergèrent suite au désastre de la Première Guerre mondiale et dont les membres exerçaient une influence significative sur le Mouvement international de réconciliation, le socialisme religieux et l'Église Confessante. Ces recherches faisaient désormais partie de mon lointain passé. Des historiens qui enquêtaient sur des membres individuels ou sur le mouvement dans son ensemble m'avaient parfois demandé l'autorisation d'utiliser ma thèse comme source, mais je ne voulais pas donner ma dernière copie personnelle. Comment une convention de pasteurs à Hesse avait-elle pu même en avoir connaissance ?

Il s'est avéré qu'en 2002, certains membres du groupe dont j'avais recherché les origines étaient retournés dans la maison en Allemagne où leur mouvement avait débuté, après toutes sortes d'odyssées – expulsion par les nationaux-socialistes en 1937 ; escale en Angleterre ; construction de nouvelles colonies au Paraguay et union temporaire avec les Frères huttérites. Ils se trouvaient à nouveau dans la même « villa Sannerz » où tout avait commencé en 1920, lorsque Eberhard Arnold s'y était installé : les premières réunions de la Pentecôte comptaient jusqu'à mille jeunes participants, et c'est là que se déroula le premier établissement communal Bruderhof, ainsi que la création et la diffusion de leur propre magazine progressiste.

Avant ce coup de fil, je n'avais rien entendu dire sur leur retour et leur nouveau départ. Je voulais en faire l'expérience par moi-même et donc, avant d'aller à la convention des pasteurs, j'ai visité cette version revue et corrigée du Bruderhof. J'y ai rencontré de nombreux jeunes. Ils s'y trouvaient par hasard et voulaient faire eux-mêmes l'expérience des racines de leur communauté. J'ai été surpris d'entendre ces invités – issus de nombreux pays – car ils connaissaient par cœur les vieux cantiques du mouvement de jeunesse et les chantaient dans l'allemand original, comme vierges de cent ans d'une histoire européenne compliquée. En fin de compte, le doute n'était plus de mise : nous avons effectivement devant nous la continuation ou la reprise du mouvement Bruderhof, identique à ses

débuts, le mouvement Neuwerk, et moi je l'avais autrefois traité comme de l'histoire ancienne. Aujourd'hui, il compte environ trois mille membres dans le monde entier.

Dans l'historiographie conventionnelle de l'Église protestante du siècle dernier, le mouvement Neuwerk est resté en grande partie inconnu, bien que son cercle et ses écrits publiés aient rassemblé des personnalités aussi éminentes que les théologiens Karl Barth et Paul Tillich, le philosophe social Eugen Rosenstock-Huessy, l'économiste Eduard Heimann, l'assistante sociale Gertrud Staewen et le socialiste chrétien Helmut Gollwitzer. Cette relégation dans l'obscurité peut sembler surprenante à première vue, mais le mouvement Neuwerk partage ce même destin avec un certain nombre de mouvements sociaux progressistes datant de la courte république de Weimar, entre les deux guerres mondiales, dont des organisations du mouvement ouvrier, des syndicats, des mouvements sportifs et de protection de la nature ainsi que des associations de femmes et de nombreux groupes culturels d'une grande créativité. Certains d'entre eux sont tombés dans l'oubli parce qu'ils ont finalement été perçus





Eberhard Arnold (au centre) examinant un manuscrit avant composition

comme incapables de faire échec à la montée du national-socialisme. D'autres ont été dénoncés comme précurseurs, conscients ou inconscients, de cette sombre époque. C'est le cas de nombreux groupes de mouvements de jeunesse, dont la culture et le mode de vie ont ensuite été presque entièrement récupérés par les associations de jeunesse nazies, qui ont cherché à tirer parti de leur charisme et de leur attrait indéniables aux yeux des jeunes. Pourtant, il vaut la peine de s'y intéresser de plus près, pour éviter de tirer des condamnations historiques trop hâtives. Ce qu'on a pu imaginer et espérer au cours de ces années difficiles de l'entre-deux guerres – les visions d'un monde plus juste dont rêvaient nombre de gens, et les projets de réforme audacieux qui ont alors été élaborés – méritent toujours une attention impartiale.

La principale source d'information sur l'histoire du mouvement Neuwerk réside dans les quinze volumes presque entièrement conservés de la revue

*Das neue Werk* (la nouvelle œuvre), qui a donné son nom au mouvement. Elle paraissait entre 1919 et 1935, et imprimait chaque année environ cinq cents pages imprimées en polices de caractères très serrées. Elle témoigne de la conversation animée par laquelle les membres et les protagonistes du mouvement Neuwerk ont tenté de relever les défis de leur époque. Il s'agissait notamment d'analyser les causes de la Première Guerre mondiale, de pousser les mouvements de jeunesse à s'autodéterminer entre les courants nationalistes et communistes, d'explorer les questions du pacifisme et d'un ordre social juste ; ils en appelaient aussi à formuler des règlements communaux, à développer l'instruction des ouvriers non qualifiés, d'écoles progressistes et la formation continue des adultes.

Le magazine comprend également des descriptions précises de la situation sociale des travailleurs et des sans-emploi dans les grandes villes ainsi que des analyses autour des menaces que l'instabilité de la République de Weimar et la crise économique mondiale faisaient peser sur la démocratie. Surtout dans les premières années, la forme linguistique de nombreux articles est remarquable : fraîche, charismatique, enthousiaste, passionnée et polémique.

Rétrospectivement, il me semble que mes premières recherches dans ce domaine m'ont bien préparé à la langue, aux thèmes, aux luttes, aux passions et aux vécus des personnages que j'ai rencontrés dix ans plus tard parmi les premiers membres du Parti Vert au Parlement allemand.

**L'**AVÈNEMENT DU NOUVEAU NEUWERK aurait été impensable sans Eberhard Arnold. Il réussit, en peu de temps, à enflammer en faveur de sa cause une telle ardeur chez tant de jeunes dans toute l'Allemagne que deux à trois cents d'entre eux répondirent à son invitation à participer à une convention de la Pentecôte en 1920 – l'heure de la naissance du mouvement Neuwerk.

Tous ceux qui ont connu Eberhard Arnold parlent de la force extraordinaire qui rayonnait de lui, de sa foi enthousiaste, qui était celle du Sermon de Jésus sur la montagne, et de sa façon radicale de mener à bien la tâche à laquelle il se savait appelé.

H. J. Schoeps, membre juif du mouvement de jeunesse allemand dans les années 1920, le décrit ainsi dans ses mémoires :

Je me souviens d'un homme très grand, d'environ quarante-cinq ans, vêtu de velours côtelé, aux yeux bruns rayonnants, qui vous regardait d'une manière amicale mais aussi provocante. On sentait qu'il n'avait rien d'habituel, à tous égards. Une fois, alors qu'il se tenait devant la Bibliothèque nationale de Berlin, des Berlinoises curieuses ont formé un véritable cercle autour de lui et se sont contentés de le contempler... J'affirme sans hésiter que des puissances d'un autre monde étaient à l'œuvre ici, et Eberhard Arnold était leur instrument de prédilection. S'il avait vécu quelques siècles plus tôt et avait été catholique, il aurait probablement sa place dans le calendrier des saints.

Avant la Première Guerre mondiale, Eberhard et sa femme Emmy avaient été des figures de proue du mouvement de réveil évangélique en Allemagne. Appelé au service militaire lorsque la guerre a éclaté, il fut démobilisé en raison d'une grave tuberculose et affecté à Berlin, à un poste de rédacteur dans une maison d'édition chrétienne.

La révolution de 1919 confirma la détermination des Arnold ; elle s'était renforcée pendant la guerre, où ils tentaient de combler le fossé entre un christianisme politiquement radical et la tentative mondiale de révolution sociale. À partir de ce moment, ils organisèrent des soirées portes ouvertes dans leur maison de ville à Berlin, fréquentées chaque fois par presque une centaine de jeunes : anarchistes ainsi que membres d'associations de jeunesse chrétiennes, athées et quakers, prolétaires et intellectuels. Tous étaient à la recherche d'un nouveau sens à donner à l'existence humaine et de nouvelles formes de vie qui contribueraient à renforcer la paix et la justice sociale. Ils tenaient

des séances de lecture-débats autour de Tolstoï, Dostoïevski et, à plusieurs reprises, du Sermon sur la Montagne.

De 1919 à 1920, Arnold fut de plus en plus fermement convaincu que la nouvelle vision d'un christianisme radical ne pouvait pas rester une simple théorie. Elle l'obligeait à abandonner son existence bourgeoise à Berlin et à rechercher de nouvelles formes originales de vie.

Peu après la conférence de la Pentecôte, le 21 juin 1920, les Arnold reprirent une villa dans le village de Sannerz en Hesse, pour y construire une communauté intentionnelle dans l'esprit du mouvement Neuwerk. Dans une lettre de 1920, Eberhard décrit sa vision de sa nouvelle « installation » :

L'important c'est que notre mouvement religieux et social et nos jeunes, librement mus par le Christ, ressentent le besoin de travailler ensemble et de vivre en communauté. Nous avons besoin d'un centre qui soit à la campagne pour y demeurer, et où offrir aux groupes de randonneurs un bon endroit où se loger. En même temps, notre ambition est de réunir différents groupes de travail pour aboutir à des débats productifs et l'échange mutuel de leurs biens. Nous voulons une communauté de vie, c'est-à-dire prendre nos repas en commun et devenir une communauté de travail, de biens et de foi.

*Le magazine et la maison d'édition du mouvement Neuwerk sont les prédécesseurs du magazine et de l'édition de livres de Plough Publishing House. En 1937, la Gestapo dissout de force la communauté et la maison d'édition, mais le « Neuwerk » (nouvelle œuvre) se poursuit en Angleterre, où en mars 1938 parut le premier numéro de la revue de langue anglaise, The Plough. ➤*

---

*Abrégée par Kim Comer d'extraits d'Antje Vollmer, Die Neuwerkbewegung: Zwischen Jugendbewegung und religiösem Sozialismus (Le mouvement Neuwerk : Entre mouvement de jeunesse et socialisme religieux, Herder, en 2016).*



# Les cent ans de Plough

*Notre déclaration originelle de mission*

**EBERHARD ARNOLD**

*Il y a cent ans, alors que l'Allemagne se remettait de la Première Guerre mondiale et de la révolution qui s'en est suivi, le rédacteur en chef fondateur de Plough, Eberhard Arnold, annonça le lancement d'une nouvelle maison d'édition, alors appelée Neuwerk, la « nouvelle œuvre » (voir l'article précédent). Cette déclaration de mission, qui inspire toujours notre travail, vous est présentée ici, accompagnée d'une chronologie illustrée pour célébrer un siècle de publication.*

**L**A MAISON D'ÉDITION NEUWERK (nouvelle œuvre) est une entreprise d'édition communale. Elle n'existe pas au profit d'un ou de plusieurs entrepreneurs mais c'est plutôt une communauté d'objectifs communs qui se manifeste et poursuit un esprit et des objectifs partagés à travers toutes les formes d'édition. La maison d'édition tire son nom de son magazine bihebdomadaire *Das neue Werk : der Christ im Volksstaat* (La nouvelle œuvre : le chrétien au cœur de la démocratie).

---

*Eberhard Arnold (1883–1935) était un théologien allemand et le cofondateur du Bruderhof.*

À la page précédente : Un logo Plough de 1940 conçu par le graphiste anglais Eric Gill, designer de la police Gill Sans

La mission du magazine montre la voie à suivre pour l'ensemble de la maison d'édition. Cette mission est de proclamer un renouveau vivant, d'appeler les gens à agir dans l'esprit du Christ, de répandre l'esprit qui était en Jésus au milieu de la détresse nationale et sociale actuelle, d'appliquer publiquement le christianisme et de témoigner de l'action de Dieu dans l'histoire contemporaine. Bien que cette tâche ne soit pas liée à une église particulière, c'est une mission religieuse. Elle consiste à pénétrer jusqu'au plus profond des forces vives du christianisme et à démontrer que sans elles, on ne résoudra jamais les problèmes les plus urgents de la culture contemporaine.

## Pourquoi nous publions

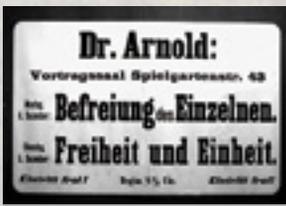
L'humanité, tout comme chaque individu, a besoin d'un renouveau surgissant des profondeurs du monde spirituel. Pour ce faire, il est tout aussi inutile tant de se retirer passivement dans l'intériorité de l'âme, que de se livrer à l'exercice extérieur d'un effort moral ou d'un geste militant. Ce qui importe, c'est plutôt qu'une intense vie d'actions se nourrisse de la bénédiction de l'intériorité en Dieu et de la salubrité que procure

l'atmosphère pure du Christ. Aucun progrès dans l'éducation des masses, aucun renouveau religieux n'est possible sans appliquer le christianisme à toutes les sphères de la vie personnelle et publique. L'efficacité pratique des plus hautes puissances spirituelles doit se manifester dans le monde tel qu'il est : l'homme doit assumer un rôle créatif et formateur dans le monde, en devenant le maître, et non l'esclave, du chaos de la réalité physique.

Nous avons besoin d'une maison d'édition qui encouragera les chrétiens à assumer les tâches qu'impose notre temps : s'opposer à toute soif de guerre, à tout esprit de caste, à toute adoration de l'argent (Mammon), en contribuant au règne de l'esprit du Christ. Il est donc indispensable de disposer d'une maison d'édition attentive à toutes les actions et à tous les événements qui résistent aux forces de l'intérêt, de la haine et de l'arrogance ; une maison d'édition qui s'attache à chaque élément de vérité, où qu'il se trouve, et ce dans une perspective qui englobe la totalité du cosmos et de l'histoire du monde.

Un mouvement est en train de surgir actuellement, qui place le témoignage du Christ – le Christ crucifié, ressuscité et qui va revenir – directement

### 1914



Eberhard Arnold, jeune théologien allemand, est un conférencier de renommée nationale. Lorsque la guerre éclate, il est vite réformé du service militaire pour cause de tuberculose et s'installe à Berlin pour devenir rédacteur en chef de Furche, une maison d'édition chrétienne.

### 1915



Suite à son expérience de soignant sur le champ de bataille et par sa prise de conscience croissante de l'injustice de classes, Arnold est amené à remettre en question son christianisme patriotique et son style de vie bourgeois.

### 1919



La révolution s'étend à toute l'Allemagne vaincue. Arnold et sa femme, Emmy, organisent des soirées de discussion hebdomadaires dans leur maison de Berlin (ci-dessus). Inspirés par le Nouveau Testament, ils décident de fonder un établissement communal et une maison d'édition.

### 1920



Avec des amis du mouvement socialiste chrétien, Arnold fonde la maison d'édition Neuwerk et s'installe avec sa famille dans un nouvel établissement communal au village de Sannerz. Cela marque le début de Plough et de Bruderhof.

dans le contexte de la vie quotidienne, et d'une manière adaptée à ce que recherchent et désirent ardemment nos contemporains – dont la conscience sociale, aigue et naturelle, s'est récemment éveillée.

Neuwerk est donc confronté à une double tâche. D'une part, notre tâche se concentre sur la foi personnelle en Christ, c'est-à-dire sur l'expérience personnelle de la foi et de l'action pratique dans l'esprit du Christ ; cela implique de nous mettre du côté des pauvres et d'œuvrer pour la justice, en s'élevant contre toute injustice. Cela revient à vivre un christianisme personnel. C'est de cette orientation que naissent nombre d'écrits qui mettent en lumière la foi chrétienne, l'amour chrétien et l'action de Dieu dans l'église chrétienne.

D'autre part, notre tâche s'intéresse à l'action de Dieu en dehors de l'église chrétienne, sur l'ensemble de son œuvre dans l'histoire humaine et dans la création du cosmos. Notre maison d'édition trouve ici la deuxième partie de sa vocation : comprendre la signification divine des puissants mouvements actuels qui plaident pour la classe ouvrière et en vue d'un avenir pacifique, en reconnaissant comment Dieu travaille à son but ultime dans les contextes socialistes et pacifistes contemporains. Elle a pour

but le futur royaume de paix et de justice sur terre ; c'est cela l'espérance chrétienne. Eu égard à cette espérance, notre maison d'édition doit défendre toutes ces valeurs au sein de la vie politique et économique, ainsi que de la vie spirituelle de la société, car elles aspirent à des objectifs de conscience appartenant à ce même royaume.

## Ce que nous publions

Parmi les nombreuses maisons d'édition actives dans notre pays, aucun ne s'est encore attaqué à ces défis. Contrairement à de nombreuses autres publications à vocation sociale, il est à nos yeux capital que l'activisme au service de l'amour et de l'esprit de communauté tire sa force d'une source intérieure. C'est dans cet esprit que la série *Innenschau-Buecherei* (vision intérieure) de Neuwerk nous permet de prêter l'oreille à la voix de personnes dont l'œil intérieur a entrevu l'essence des choses. Leur affirmation de la vie est libre de toute fausse étroitesse d'esprit (et dénuée aussi d'une surestimation de la valeur des modes de pensée théologiques et philosophiques) ; elle regarde à partir du centre intérieur à la recherche de ce que fait Dieu et donc de ce que nous devrions, ou plutôt devons, faire. Des

1920



Else von Hollander, sœur d'Emmy et assistante d'Eberhard, est cofondatrice de la communauté et devient le directeur commercial de la maison d'édition.

1920



Le magazine Neuwerk, initialement bimensuel, publie un captivant assortiment d'écrivains chrétiens, socialistes, pacifistes et liés aux mouvements de jeunesse, dont Léon Tolstoï, Karl Barth, Rosa Luxemburg, Martin Buber et Christoph Blumhardt.

1921



À la suite du magazine, le programme de livres de Neuwerk comprend des titres sur la religion et les questions sociales, comme *Rasse und Politik* de Julius Goldstein, mise en garde contre l'antisémitisme allemand.

1922



À Sannerz, Le mouvement Neuwerk se scinde entre réformistes et radicaux, et la maison d'édition éclate en deux. Sannerz poursuit l'édition de livres, mais perd le magazine ; à partir de 1925, elle publie son propre périodique.



## Il est crucial à nos yeux que l'activisme au service de l'amour et de l'esprit communautaire tire sa force d'une source intérieure.

personnalités comme Zinzendorf<sup>1</sup> et Landauer<sup>2</sup>, les deux Blumhardts<sup>3</sup> et les Quakers nous orientent vers des actions nées de la vision intérieure de la foi.

Cependant, notre préoccupation n'est pas de se livrer à un détournement purement contemplatif, hors du monde extérieur ; la série *Innenschau-Buecherei* (vision intérieure) ne se suffit donc pas

1. Le Comte Nicolaus Zinzendorf (1700-1760), réformateur religieux et social allemand et évêque des Frères moraves (Unitas Fratrum).
2. Gustav Landauer (1870-1919), anarchiste social, pacifiste et mystique juif dont la pensée a inspiré des mouvements communautaires dont le Bruderhof et les kibboutzim. Landauer avait été assassiné par des paramilitaires de droite quelques mois seulement avant la rédaction de cette déclaration.
3. Johann Christoph Blumhardt (1805-1880), pasteur luthérien allemand et pionnier de la théologie du royaume-dès maintenant. Christoph Friedrich Blumhardt (1842-1919), son fils, était également pasteur luthérien, évangéliste et fondateur du mouvement socialiste chrétien auquel appartenaient Karl Barth, Eberhard Arnold et le réseau Neuwerk.

à elle-même. C'est plutôt la série *Das neue Werk* (la nouvelle œuvre), qui se concentre sur la vie économique, politique et sociale, qui représente en fait le programme de notre mouvement. Dans cette série, nous nous intéressons à l'histoire de Dieu, à l'action de Dieu dans le contexte global de l'humanité, à la réalité future que Jésus fera naître et à l'activisme inspiré de la foi.

Ensuite, toujours du point de vue de l'intériorité religieuse, la série *Heimat-Buecherei* (patrie) permet de contempler le domaine de la nature, qui nous révèle l'ensemble de la vie créée comme venant du Christ et conduisant au Christ. Dans cette série, l'œil, illuminé par Dieu, regarde la vie et la nature telles qu'elles ont été données par Dieu, reconnaissant en elles le meilleur point de connexion pour toute personne naturellement sensible aux valeurs ultimes les plus élevées.

1933



En novembre 1933, dix mois après l'arrivée au pouvoir de Hitler, la communauté et la maison d'édition sont attaquées par environ 150 membres de la Gestapo armée et de la police. Ils confisquent lettres, livres à couverture rouge (« communistes ») et portfolios d'art (« pornographiques »).

1936



Malgré les pressions croissantes du régime nazi, la maison d'édition tient bon – mais difficilement. À un moment, les impressions originales des livres sont enterrées, puis sorties clandestinement d'Allemagne dans des sacs à dos. En 1936, l'imprimerie est « vendue » à des amis en Angleterre pour la mettre en sécurité.

1937



En avril 1937, la Gestapo lance un nouveau raid ; la maison d'édition et la communauté sont légalement dissoutes, leurs directeurs emprisonnés et les membres de la communauté contraints de quitter le pays. Ils se regroupent en Angleterre, où les attend l'imprimerie.

1938



La maison d'édition s'installe dans le village d'Ashton Keynes, sous le nom de « Plough Publishing House », et sort un magazine trimestriel, *The Plough : Towards the Coming Order* (La charrue : Vers l'ordre à venir) et une collection de livres destinés au mouvement pacifistes britannique et européen.

Les connexions qui s'expriment dans ces livres ne dépendent pas des décisions arbitraires d'un éditeur ou d'un groupe d'auteurs. Elles sont plutôt le résultat d'un mouvement de croissance et de développement. Ce mouvement s'exprime dans les anthologies de notre maison d'édition : *Die Furche* (la charrue) (1920) est une collection animée par des auteurs, hommes et femmes, qui ont acquis de la maturité, sont actifs dans le mouvement et y représentent les points de vue les plus variés. *Junge Saat* (jeune semence) est consacré au mouvement de la jeunesse, mouvement dirigé et motivé par les mêmes motivations que les nôtres. Dans ce livre, les participants au Mouvement de la jeunesse montrent comment la semence divine est à l'œuvre partout.

## Ce qui nous guide

Aujourd'hui, un mouvement se dessine, tant au sein de groupes d'étudiants que parmi la jeunesse ouvrière, qu'on ne peut qualifier que de chrétienne et sociale au sens où on l'entend ici. Ce mouvement s'efforce d'aller vers le personnel et l'intérieur, vers l'immédiat et l'absolu ; il est intensément conscient de l'expérience de la nature et du développement de la

solidarité internationale de toute l'humanité.

Ici, en Allemagne, plusieurs groupes de jeunes révolutionnaires se réclament du même esprit, et de nombreux cercles de jeunes chrétiens qui, jusqu'à présent, étaient enfermés dans une étroitesse d'esprit dogmatique et politique, s'éveillent désormais à cette libération profonde de l'âme. Pendant ce temps, au sein du mouvement teinté de romantisme de la Jeunesse allemande libre et des cercles alliés avec elle, on trouve aussi bien des petits que des grands groupes qui aspirent à une expérience décisive du Christ. De même, dans le mouvement des implantations communautaires, s'approfondit la prise de conscience que seul l'esprit de renouveau du christianisme originel est susceptible d'instaurer la forme de vie et d'éducation communautaire que tant de personnes ont tenté (sans succès) de concrétiser.

C'est la vocation de Neuwerk : permettre à toutes ces diverses influences, guidées par le bon Esprit, d'agir sur le peuple de notre nation allemande.

La mission sacrée de l'Allemagne – peuple de l'intériorité et des actions qui en découlent – n'est en réalité pas seulement celle de l'Allemagne, mais correspond plutôt à la vocation la plus profonde et la

## les années 1940



En 1940, le gouvernement britannique enjoint le Bruderhof d'émigrer ou risquer l'internement de ses ressortissants allemands. La majorité de la communauté s'installe dans la jungle du Paraguay ; une poignée reste en Angleterre et publie occasionnellement des brochures et des livrets des Éditions Plough.

## Les années 1950



Le magazine *Plough* est publié en espagnol sous le nom d'*El Arado*, depuis l'Uruguay. En Angleterre, le Wheathill Bruderhof reprend la publication de livres et du périodique *The Plough*, qui pendant quelques temps paraît en onze langues, dont l'espéranto.

## Les années 1960



En 1963, le siège de la société Plough quitte l'Angleterre pour les États-Unis. Le magazine devient caduc, tandis que la production de livres se développe en Pennsylvanie et à New York, avec un personnel composé en grande partie de jeunes hommes effectuant un service alternatif à titre d'objecteurs de conscience pendant la guerre du Vietnam.

## Les années 1970



Plough publie un ou plusieurs livres par an ainsi que de nombreux fascicules. Composition à la main, impression et reliure sont toutes effectuées en interne. Parmi les principaux titres, citons *Children in Community* (Les enfants en communauté), *essai-photo* et *Behold That Star* (Voici l'étoile) anthologie de contes de Noël.



## Avec une vision large et une audace énergique, notre maison d'édition doit se placer dans le courant de la pensée contemporaine.

plus fondamentale de toute l'humanité. Ainsi, notre maison d'édition affirme que, dans ses objectifs et son développement, elle appartient au mouvement ouvrier international [*Christliche Internationale*], qui, dans de nombreux pays, recherche et professe ce nouveau mode de vie guidé par l'action de l'amour de Dieu.

Avec une vision large et une audace énergique, notre maison d'édition doit se placer dans le courant de la pensée contemporaine. Son travail, dans des domaines apparemment neutres sur le plan religieux, débouchera sur de nouvelles relations qui ouvriront d'autres portes pour les tâches les plus importantes de notre vie.

Il est donc également important à nos yeux que la production de nos livres réponde aux exigences du meilleur goût artistique. Nous devons éviter tout ce qui est affecté ou contraint. Simplicité et authenticité doivent être la marque de fabrique de notre travail ; c'est là que réside le secret de ce qui est beau et vrai. 

---

*Traduction abrégée de Eileen Robertshaw et Peter Mommsen d'Eberhard Arnold, Der Neuwerk Verlag (Archives historiques Bruderhof, EA 20/32). Les titres ont été ajoutés pour plus de clarté.*

### Les années 1980



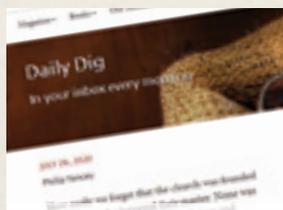
En 1983, *The Plough* reprend sa publication trimestrielle, dressant le profil de personnalités aussi diverses que Vincent Harding et César Chávez. Parmi les thèmes les plus abordés : anabaptisme, élaboration d'une culture de la vie et abolition de la peine de mort.

### Les années 1990



Les sujets abordés par *Plough* se diversifient considérablement. Un mémoire du tournage de Columbine fait un tabac ; un autre, de Darryl Strawberry, fait un flop. Les livres du pasteur du Bruderhof, Johann Christoph Arnold, recommandés par Mère Teresa et Nelson Mandela, figurent en tête de la liste des livres proposés.

### Les années 2000



Le programme « Breaking the Cycle » (Rompre le cycle de la violence), basé sur l'ouvrage de J. C. Arnold *Pourquoi pardonner ?*, touche des dizaines de milliers de collégiens et lycéens, surtout après 9/11. En 2003, *Plough* passe de l'impression à la publication numérique ; le courrier électronique du *Daily Dig* gagne 190 000 d'abonnés.

### Les années 2010



En 2013, *Plough* redémarre son programme de livres, avec 8-10 titres anglais par an. Les autres langues sont l'espagnol, l'allemand, le coréen, l'arabe et le français. En 2014, est relancé le *Plough Quarterly* (*La Charrue*). En 2020 le magazine anglais imprimé compte 15 000 abonnés, et 5 millions de visiteurs en ligne chaque année.



TIMOTHY KEIDERLING

# Regina Rosenberg

*morte en 1919 à Doubovka, en Russie*

*En mars 1881, le tsar Alexandre II de Russie traversait Saint-Petersbourg dans son carrosse, protégé par des cosaques en armes. Comme son escorte s'apprêtait à tourner au coin d'une rue, une bombe destinée à l'assassiner explosa. Indemne, le tsar sauta du carrosse pour s'approcher des hommes qui avaient été blessés. Dans le tumulte, quelqu'un demanda au tsar Alexandre s'il avait du mal. Il répondit : Dieu merci, je suis sain et sauf. L'assassin, Ignacy Hryniewiecki, membre de l'organisation révolutionnaire Narodnaïa Volya (« Volonté du peuple »), constatant que le tsar était à découvert, s'écria : Il est trop tôt pour remercier Dieu ! Et il lança une seconde bombe. Le tsar fut tué par l'explosion.*



Le Tsar  
Alexandre II

Le terroriste mourut des blessures reçues dans la déflagration. Plusieurs de ses camarades révolutionnaires furent incarcérés peu après. Mais aux yeux de la population, ils n'étaient pas les seuls responsables de l'assassinat. Beaucoup de Russes, enclins à l'antisémitisme, rendaient la population juive du pays coupable de la mort du tsar. Cette haine sans fondement était alimentée par l'Église officielle : le procureur en chef de l'Église orthodoxe russe collaborait avec la police pour persécuter et prêcher contre les juifs russes.

Un bain de sang s'ensuivit. Dans tout le sud de la Russie, des hommes, des femmes et des enfants juifs étaient massacrés par milliers. Rien qu'à Moscou, vingt mille juifs furent chassés de leurs maisons. Les prêtres orthodoxes diffamaient le peuple juif en

---

*Timothy Keiderling étudie en vue d'une maîtrise en théologie à Princeton dans le New Jersey. Lui et sa femme sont membres des communautés du Bruderhof.*

répandant de vieilles rumeurs : les juifs tueraient les bébés, boiraient du sang, offriraient des chrétiens en sacrifices. En 1905, le gouvernement russe édita un document, le *Protocole des sages de Sion*, une prétendue conspiration juive destinée à renverser les gouvernements du monde entier. Ce document, un faux, était suffisamment crédible pour favoriser la multiplication de terribles pogroms et donner une base juridique à la persécution en vigueur contre les juifs de Russie.

Regina Rosenberg, une juive orthodoxe, grandissait dans ce contexte de violence et de peur. Tout naturellement, elle haïssait les chrétiens, cruels persécuteurs de son peuple. Cependant, ses parents voulaient lui donner une bonne éducation. Quand l'occasion se présenta, ils l'inscrivirent à contrecœur là où c'était le mieux : un lycée de la région tenu par des chrétiens.

Regina se méfiait. Elle pensait que la Bible chrétienne était pleine de blasphèmes et de calomnies contre les juifs. Ainsi, quand une camarade de classe lui donna un Nouveau Testament, Regina s'attendait à y trouver d'horribles mensonges. Or en le lisant, elle réalisa que Jésus, Paul et les auteurs du Nouveau Testament étaient eux-mêmes juifs. Les



histoires et les épîtres de la Bible chrétienne tenaient en grande estime Moïse et sa loi.

Cette amie chrétienne lui fit comprendre que les prêtres orthodoxes qui prêchaient des sermons remplis de haine contre les juifs ne représentaient pas le vrai christianisme. En étudiant le Nouveau Testament à la lumière des Écritures juives, en écoutant comment son amie parlait du véritable christianisme, Regina se mit à prier, à se repentir et à vouloir suivre Jésus. Elle était devenue chrétienne.

Sa famille fut consternée par sa conversion. Elle fit tout ce qu'elle put pour ramener Regina au judaïsme. Pour finir, quand la famille comprit qu'elle ne pouvait rien faire pour la détourner de sa nouvelle foi, ils la maudirent et la chassèrent de leur maison. Elle se retrouva à la rue.

Regina trouva refuge sous les ponts et dans les ruines des immeubles bombardés.

La Grande Guerre, connue plus tard comme la Première Guerre mondiale, faisait rage autour d'elle. En Europe de l'est, le conflit touchait à sa fin. Mais l'Autriche-Hongrie avait envahi la Russie, et la guerre civile avait éclaté. L'Armée rouge des bolcheviques avait pris Saint-Petersbourg au tsar et à son Armée blanche.

Comme Regina voyageait au milieu des foules déplacées par ces conflits, elle rencontra dans les rues de Kharkov Jakob et Tina Dyck. Jakob venait de Crimée et avait été éduqué parmi les mennonites. Il était objeteur de conscience au service militaire

**Quand la famille [de Regina] comprit qu'elle ne pouvait rien faire pour la détourner de sa nouvelle foi, ils la maudirent et la chassèrent de leur maison. Elle se retrouva à la rue.**

Ignacy  
Hryniewiecki

et avait accepté de servir comme non combattant dans un hôpital de l'armée. Ce qu'il avait expérimenté là avait renforcé dans son cœur le désir d'œuvrer pour la paix. Désormais, lui et sa femme Tina voyageaient dans toute la Russie et parlaient du Christ aux réfugiés. Regina avait de l'admiration pour ce couple. Elle décida de s'associer à leur travail.

Elle voyageait avec leur équipe dans un monde bouleversé par la guerre. Partout où ils s'arrêtaient – dans des camps, des villes, des bases militaires – ils tenaient des réunions d'évangélisation. Regina se lia d'amitié avec Tina Dyck et avec Louise Hubert Sukkau, une femme de la colonie mennonite de la rivière Molochna. Les effectifs du groupe augmentaient ou diminuaient. Souvent ils n'avaient plus à manger. Mais ils se consacraient à leur mission, travaillant et enseignant avec enthousiasme. Les mennonites allaient dans les hôpitaux. Ils apportaient du réconfort à des femmes russes dont les vies avaient été détruites. Ils prêchaient partout où ils trouvaient des oreilles attentives.

Mais dans le chaos qui suivit la guerre, des bandes pillardes d'anarchistes tiraient profit des villages ravagés par le conflit. Ils brûlaient, pillaient et massacraient. Voyager devenait extrêmement dangereux. En automne 1919, Jakob Dyck plaça le groupe devant un choix : ils pouvaient se rendre directement dans la colonie mennonite de Louise, près de la rivière Molochna, où ils trouveraient sécurité et refuge pour l'hiver ; ils pouvaient aussi continuer leur voyage, en s'arrêtant dans chaque village le long du chemin pour annoncer la bonne nouvelle du Christ. La seconde option augmentait considérablement leurs risques de tomber sur une bande de pillards. La décision fut unanime : ils s'arrêteraient dans les villages.

Le groupe se sépara en unités plus petites pour visiter plus efficacement les villes voisines. Regina, Jakob, trois frères et Louise allèrent à Doubovka, une ville qui ne comptait que quelques nouveaux chrétiens. Madame Peters, une veuve, accueillit la petite équipe de mennonites la première nuit. Le matin, elle prépara le petit-déjeuner. Mais avant qu'ils n'aient pu commencer à manger, une bande

d'anarchistes pénétra dans la maison. Ils s'assirent silencieusement autour de la table avec les chrétiens.

Jakob rompit le silence en disant : « Nous allons vous servir le petit-déjeuner. Mais nous sommes croyants. Avant de manger, nous lisons la Bible et nous prions. »

Les anarchistes, munis de sabres et de ceintures de munitions, ne disaient pas un mot. Ils écoutaient Jakob lire un passage des Écritures. Quand vint le moment de prier, Regina et ses amis se levèrent. Les anarchistes firent de même, avec une surprenante courtoisie.

Après avoir mangé, les hôtes non invités demandèrent que Regina et son amie Louise dansent pour eux. Au lieu de cela, les deux femmes chantèrent. Pendant cette sérénade, la pièce se remplissait d'hommes armés, toujours plus nombreux. Elles s'arrêtèrent, et Jakob fit un longue prédication sur la paix du Christ. Enroué à force de parler, Madame Peters lui apporta deux œufs crus à gober pour apaiser sa gorge. Les anarchistes étaient fascinés. Certains hommes paraissaient touchés par les paroles de Jakob. Finalement, à midi, ils quittèrent la demeure de Madame Peters.

Sans se laisser décourager par la présence des anarchistes dans le village – et peut-être même encouragées par leurs réactions à la prédication de Jakob – Regina et Louise se rendirent à l'école du coin pour enseigner un groupe d'enfants. Jakob les suivit peu après, accompagné d'un autre missionnaire. L'instituteur et sa femme les accueillirent dans la salle de classe, et tous se mirent à genoux pour prier.

Entre-temps, une autre bande d'anarchistes fit irruption chez Madame Peters. Ils frappèrent au sol l'un des chrétiens qui restait, puis ordonnèrent à Madame Peters de panser ses blessures avec un drap déchiré. Ils forcèrent l'homme battu à laver son sang sur le sol, puis exigèrent qu'il les conduise à ses compagnons dans l'école.

– Qui vous a autorisés à tenir une réunion ici ? demanda le chef des anarchistes en entrant dans la salle de classe.

Ils firent s'aligner Regina, Louise et les hommes contre un mur. Horrifié par ce qui risquait d'arriver, l'instituteur supplia les anarchistes d'épargner

aux enfants la vue d'une exécution sanglante. L'anarchiste acquiesça et emmena ses prisonniers dans une grange, de l'autre côté de la rue.

La femme de l'instituteur se précipita à une fenêtre, dans une autre salle de classe. Elle vit que Jakob, Regina et les autres obéissaient sans résister. Deux anarchistes frappèrent Jakob avec les crosses de leurs fusils, tandis qu'ils se couvrait le visage avec les mains. Puis le groupe disparut dans la grange. Plusieurs coups de feu retentirent.

Il y eut un long silence. Puis Regina apparut à la porte de la grange. L'un des anarchistes la suivait, la forçant à sortir. Par la fenêtre, la femme de l'instituteur vit remuer la bouche de Regina, mais elle ne put entendre ce que la jeune femme disait à son ravisseur. Regina ne cessait de montrer le ciel. L'anarchiste la ramena dans la grange.

Deux jours plus tard, Danilo Astachov et Andrey Epp, deux disciples de Jakob Dyck, arrivaient

à Doubovka. Ils découvraient un charnier.

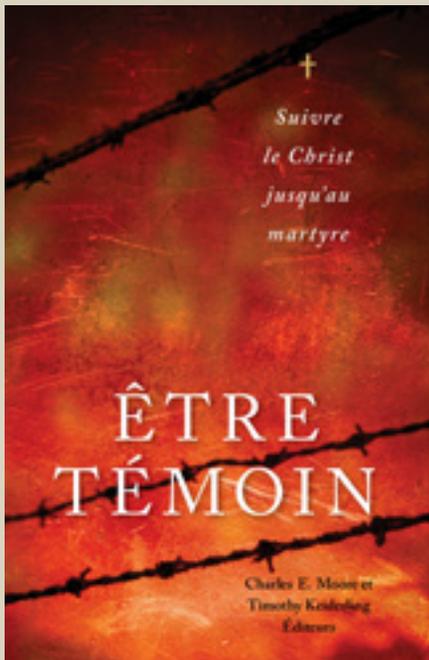
Les maisons où ils entraient étaient pleines de cadavres – quatre-vingt-deux hommes, femmes et enfants au total, entassés par petits groupes. Pour finir, les deux hommes pénétrèrent dans la grange en face de l'école.

À l'intérieur, ils virent les corps dénudés et mutilés de Jakob Dyck et d'un autre homme. Plus loin, ils découvrirent le corps d'un autre de leurs amis, avec celui de Louise Sukkau. Près des autres, ils trouvèrent le corps de Regina Rosenberg. Sa gorge était tranchée et sa tête fendue, avec une blessure béante. Mais son corps n'était pas affaissé sur le sol comme les autres. Elle était encore à genoux, dans la posture de la prière. ➤

---

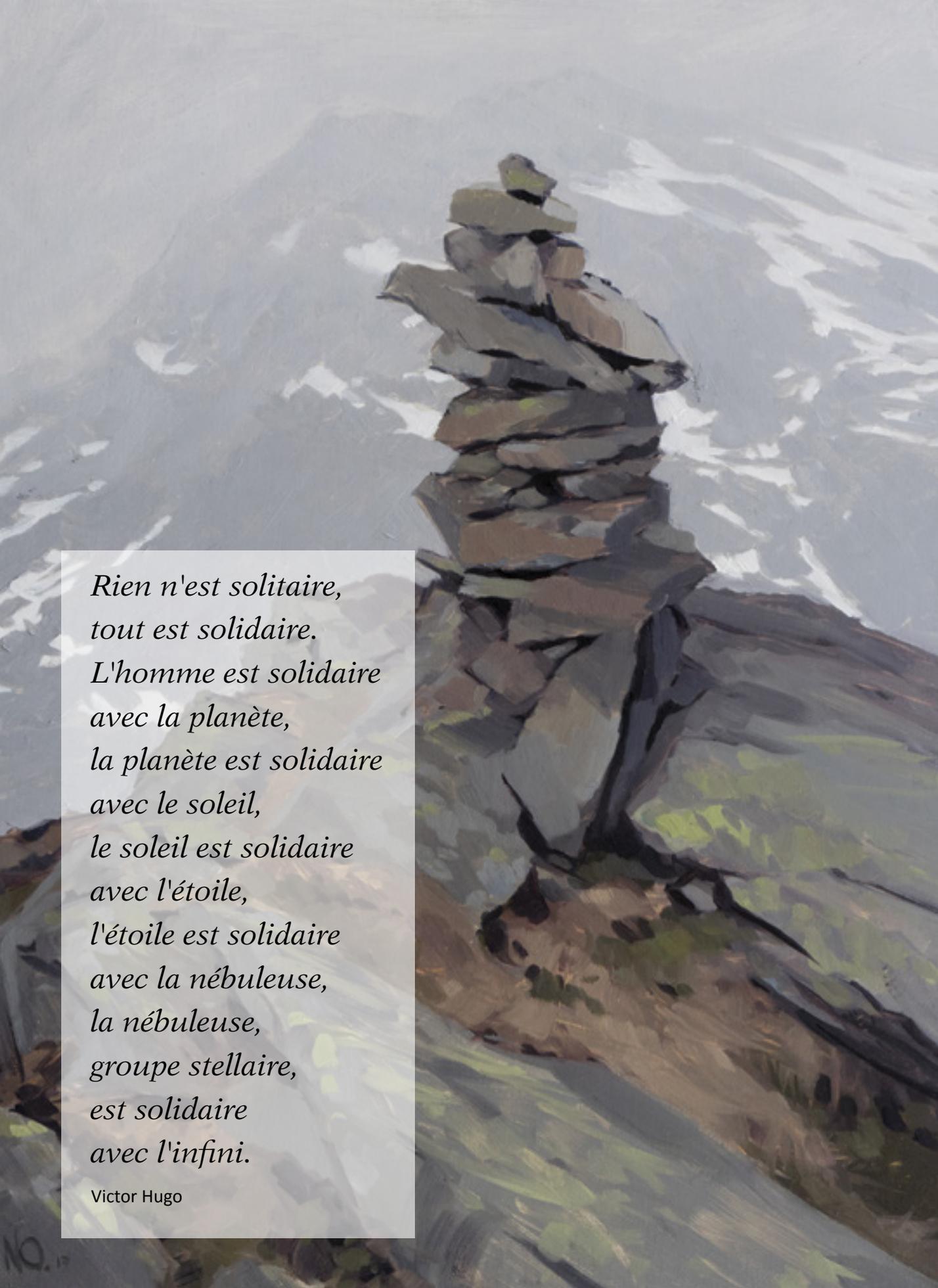
*Cet article est extrait du livre Être témoin : Suivre le Christ jusqu'au martyr. Traduit de l'anglais par François Caudwell.*

## Être témoin : Suivre le Christ jusqu'au martyr



### Qu'est-ce que cela coûte, de suivre Jésus ?

**POUR CES HOMMES, POUR CES FEMMES,** la réponse est : tout ! Confrontés à de terribles persécutions, ils étaient prêts à rendre témoignage au Christ, même au prix de leur vie. Depuis la lapidation d'Étienne dans la Jérusalem du premier siècle jusqu'aux chrétiens du Nigeria persécutés aujourd'hui par Boko Haram, ces récits provenant du monde entier et de tous les siècles aimeraient inviter à une plus grande fidélité à la suite de Jésus. Ils nous rappellent le prix d'une vie de disciple, en tout temps.

A painting of a stone cairn on a mountain peak. The cairn is a tall, narrow stack of dark, angular rocks, standing prominently on a rocky outcrop. The background shows a vast, hazy mountain range under a pale sky, with soft, painterly textures. The overall mood is serene and contemplative.

*Rien n'est solitaire,  
tout est solidaire.  
L'homme est solidaire  
avec la planète,  
la planète est solidaire  
avec le soleil,  
le soleil est solidaire  
avec l'étoile,  
l'étoile est solidaire  
avec la nébuleuse,  
la nébuleuse,  
groupe stellaire,  
est solidaire  
avec l'infini.*

Victor Hugo

(suite de la page 56)

débat théologique et un havre de stabilité pour les deux frères, entre deux voyages.

Ce n'était pas simplement un haut lieu de ferment intellectuel et de stratégie politique, mais une expérience sociale : Macrine avait décidé, au moment où la communauté se formait, qu'il n'existerait aucune distinction hiérarchique entre membres. Certaines des sœurs, les femmes dont elle partageait le travail, avaient été ses servantes ; plusieurs frères dont les débats théologiques ne cessaient d'animer la table de Basile et de Pierre étaient nés esclaves.

Dans cette famille, ils parlaient et écrivaient ; ils écrivaient même beaucoup. Le genre de sujets qu'on aborde nous-mêmes et sur lesquels nous nous documentons : la Trinité, l'économie, la nature de la justice, la politique, les rouages de la fondation, non seulement de monastères, mais du monachisme lui-même. Ils ont aussi écrit l'un à propos de l'autre – Gregory a rédigé la biographie de sa sœur, sous la forme d'une lettre adressée à un moine du nom d'Olympius.

Lorsque Basile est mort, Gregory vint chercher du réconfort auprès de Macrine, mais seulement pour la trouver également très malade. « Eh bien, pendant quelques instants elle est entrée dans mon jeu, comme un dresseur habile, accompagnant la violence non maîtrisée de mon chagrin », se souvient-il, « et puis elle a essayé de le contenir en me parlant, et de mettre le mors au désordre de mon âme, pour me guider avec les rênes de ses raisonnements. Elle m'a rappelé les paroles de l'Apôtre, à savoir le devoir de ne pas être *affligé par ceux qui dorment* ; car seuls les *hommes sans espoir* se laissent aller à de tels sentiments ».

Mais il n'était toujours pas convaincu. « Comment un être humain pourrait-il mettre ces paroles en pratique ? Tous les hommes

n'éprouvent-ils pas une aversion instinctive si profonde de la mort ? » En particulier, dit-il, de la mort d'êtres chers, de ceux qui vécu si pleinement chaque seconde de leur existence, qui ont été si puissamment vivants...

Elle lui rappela la doctrine : l'âme ne meurt pas ; la résurrection est une réalité. « Mais » – répondait-

il (je paraphrase) – « comment en être sûr ? Les Stoïciens prétendent que... », et c'était reparti pour un tour. Tous les deux recommandaient à échanger des arguments. Une fois de plus, elle lui a transmis un enseignement : ce jour-là, la veille de sa mort, elle lui a tellement bien parlé qu'il n'avait plus d'échappatoire ; elle l'a remis sur les rails qui le menaient vers ce Dieu qu'elle allait bientôt rencontrer. Au moment de rendre l'âme, cette prière fusa sur ses lèvres : « Tu nous as libérés, Seigneur, de la peur de la mort. Tu as mis fin à (suite à la page précédente) cette vie et c'est pour nous le début de la vraie... »

« Sa vie prit un tour tellement remarquable », écrit Grégoire à propos de sa sœur (qu'il appelait le Professeur), « depuis que Dieu avait pourvu à ses besoins, qu'elle n'a jamais cessé de se dévouer au service du Seigneur et jamais

éconduit ceux qui lui demandaient de l'aide... car Dieu, par ses bénédictions, a secrètement fait croître comme des graines les humbles ressources nées de ses bonnes œuvres, pour en faire un abondant fleuve de fécondité ».

On ressent une telle hospitalité dans les récits qu'ils ont laissés sur les uns et les autres, dans cette étonnante famille, qu'on a envie de comparer cette atmosphère à ce que sera la conversation autour de la grande table du royaume : des échanges qui s'enchaînent naturellement, tout en y incluant invités et voyageur de passage, accueillis avec joie. ➤



**« Toi, Ô  
Seigneur, tu  
nous a libérés  
de la peur de  
la mort. »  
Sainte Macrine**

# Sainte Macrine

**SUSANNAH BLACK**

*Tableau de Jason Landsel*

**V**ERS 375 APRÈS J.C., un soldat romain et sa femme se rendirent à une villa au bord du fleuve Iris, en Turquie. Ils avaient amené leur petite fille, qui souffrait d'une infection oculaire. La maîtresse de la villa, Macrine, prit la fillette sur ses genoux et elle la câlinait. Elle prit la mesure du problème et promit au couple de leur procurer une pommade qui la guérirait. Ils partagèrent le dîner ; la conversation, qui, selon le mari, « me divertit et m'encouragea énormément », passait agréablement d'un sujet à l'autre, jusqu'à aborder la théologie.

Sur le chemin du retour, l'épouse se rendit compte qu'ils avaient oublié la fameuse pommade. Le soldat, irrité, ordonna à l'un de leurs serviteurs de retourner l'acheter à la villa de Macrine. Or, dès ce moment-là, la fillette, blottie dans les bras de son infirmière, a tourné les yeux vers sa mère ; qui poussa un cri de surprise. « Regarde ! La guérison qui vient de la prière, et elle nous a été accordée ; ...ses yeux sont à nouveau parfaitement sains ! Elle prit le bébé des bras de la nourrice et la déposa dans ceux de son père, qui eut beau chercher : il ne retrouva aucun des signes de l'infection.

Il n'avait jamais, disait-il, cru aux miracles rapportés dans les Évangiles. Maintenant, il y croit. Puisque Dieu en avait le pouvoir grâce aux prières de cette femme, il pouvait en faire autant dans le Christ, qui a guéri les aveugles.

Ce n'est que l'une des nombreuses histoires de ce genre qu'on entend sur Macrine, mais elle en est une bonne illustration. L'aînée de neuf enfants survivants, c'était elle – concédant tous ses frères – l'âme

de la famille, et elle aussi la plus intelligente ; c'est elle qui leur a tout appris, et elle qui les a tous portés, par sa joie pure dans le Christ, à vivre des existences qui ont bouleversé le monde.

Deux de ces frères étaient saint Grégoire de Nysse et saint Basile le Grand, brillants théologiens et défenseurs de la doctrine orthodoxe au Concile de Constantinople. Macrine les avait enseignés tous deux pendant leur enfance. Grégoire, tranquille et réfléchi, étudia la littérature classique et la philosophie ; Basile, au franc-parler fougueux, étudia le droit et la rhétorique. Tous deux finirent par renoncer aux carrières que leur éducation leur avait ouvertes et ils se firent ordonner prêtres.

Le frère cadet, Pierre, et Basile sont les cofondateurs du monastère qui était le pendant du couvent de Macrine, dans la grande villa héritée de leurs parents. Basile fut plus tard nommé évêque de Césarée, à trois cent kilomètres plus au sud, où il institua une soupe populaire et un immense hôpital/abri pour indigents, sans cesser de prêcher quotidiennement et de prendre le temps d'adresser aux hommes politiques des lettres très percutantes. (À un moment donné, il a pratiquement assumé l'administration de la ville, au grand dam de son contemporain Eusèbe). Mais son cœur était resté dans la communauté qu'il avait fondée avec ses frères et sœurs ; l'hospitalité de Macrine ainsi que ses enseignements l'avaient marqué à vie.

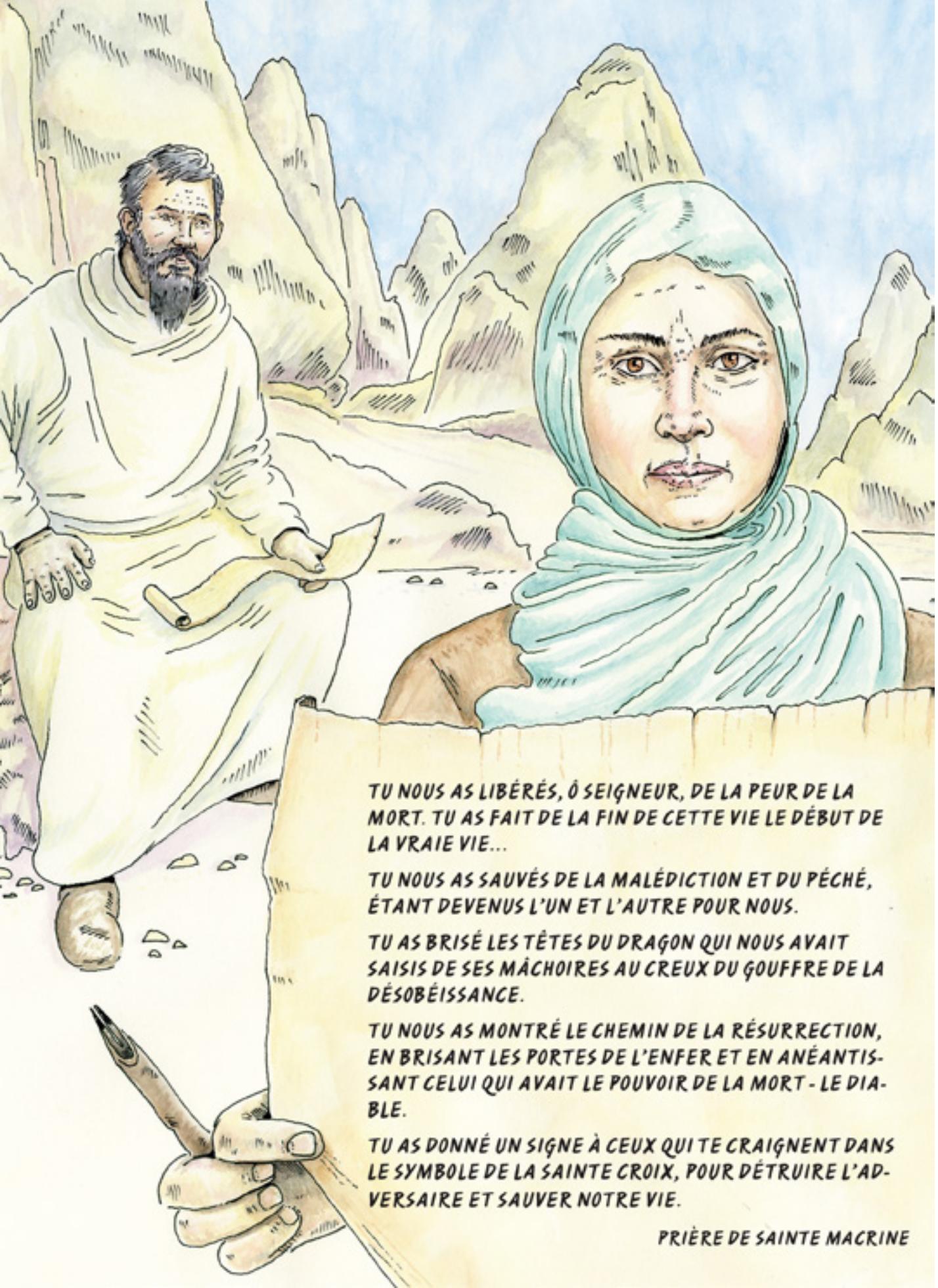
Cette maison commune – pleine d'enfants, car Macrine adoptait régulièrement des bébés abandonnés en période de famine – était un centre de

*(suite à la page précédente)*

---

**Susannah Black** est rédactrice en chef de *Plough* et a écrit pour *First Things*, *Fare Forward*, *Front Porch Republic*, *Mere Orthodoxy* et *The American Conservative*. Elle vit à *New York*.

**Jason Landsel** est l'artiste de la série « *Forerunners* » de *Plough*, dont il a fourni les illustrations, dont le tableau en face.



TU NOUS AS LIBÉRÉS, Ô SEIGNEUR, DE LA PEUR DE LA MORT. TU AS FAIT DE LA FIN DE CETTE VIE LE DÉBUT DE LA VRAIE VIE...

TU NOUS AS SAUVÉS DE LA MALÉDICTION ET DU PÉCHÉ, ÉTANT DEVENUS L'UN ET L'AUTRE POUR NOUS.

TU AS BRISÉ LES TÊTES DU DRAGON QUI NOUS AVAIT SAISIS DE SES MÂCHOIRES AU CREUX DU GOUFFRE DE LA DÉSŒBÉISSANCE.

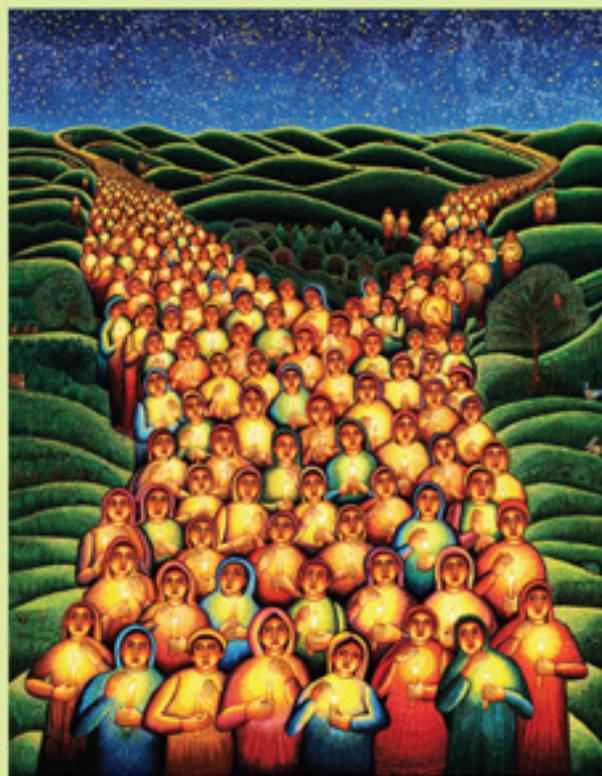
TU NOUS AS MONTRÉ LE CHEMIN DE LA RÉSURRECTION, EN BRISANT LES PORTES DE L'ENFER ET EN ANÉANTISSANT CELUI QUI AVAIT LE POUVOIR DE LA MORT - LE DIABLE.

TU AS DONNÉ UN SIGNE À CEUX QUI TE CRAIGNENT DANS LE SYMBOLE DE LA SAINTE CROIX, POUR DÉTRUIRE L'ADVERSAIRE ET SAUVER NOTRE VIE.

PRIÈRE DE SAINTE MACRINE

# 1920-2020

Célébration des 100 ans  
de Plough 



John August Swanson, *Festival des lumières*, 1991

« Nous sommes hors du monde, étrangers dans le monde, dans le sens où nous réprouvons la façon dont les gens se piétinent et se détruisent les uns les autres. Pourtant, nous sommes proches du monde et attachés à la nature : nous reconnaissons la force constructive et unificatrice qui se traduit par aide mutuelle, coopération et symbiose.

Nous croyons que tous les peuples, quelle que soit leur spécificité, sont reliés par ce sens profond de la solidarité et du service mutuel.

Nous croyons que tous les peuples, même s'ils sont plongés dans l'obscurité, ont encore en eux une étincelle de lumière. En fin de compte, cette étincelle doit les rassembler tous en une immense mer de lumière : la communauté en Dieu »

Eberhard Arnold (1883-1935), Rédacteur en chef fondateur de Plough

 **La Charrue**

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

[www.editionscharrue.com](http://www.editionscharrue.com)

Plough Publishing House  
Robertsbridge, East Sussex, UK  
Walden, New York, US  
Elsmore, NSW, AU



9 781636 080109 >